

Carl R. ROGERS

autobiographie

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JACQUES HOCHMANN ET CATHERINE DUBERNARD

EDITEURS epiS.A. 68, RUE DE BABYLONE PARIS 7

Ce livre est la traduction de Carl R. Rogers, publié dans
A History of Psychology in Autobiography édité par Appieton-Century-Crofts
Division of Meredith Publishing Company
© 1967, Meredith Publishing Company
@ Epi s.a. Editeurs, Paris 1971

I. " Qui suis-je "

Ecrire son autobiographie c'est, à mon avis, chercher à se décrire comme on se perçoit et tenter de mettre en évidence, directement ou indirectement, les facteurs et les forces qui contribuèrent à la formation de sa personnalité et à son orientation vers une profession. Aussi, faut-il peut-être répondre avant tout à la question "Qui suis-je?" Quelle est donc cette personne dont nous allons explorer l'histoire ?

Je suis un psychologue ; un psychologue clinicien, à mon avis, un psychologue humaniste sans aucun doute; un psychothérapeute profondément intéressé par la dynamique du changement dans la personnalité; un chercheur, étudiant ces changements au mieux de ses possibilités ; dans une certaine mesure un philosophe, en particulier dans le domaine de la philosophie des sciences ou dans celui de la philosophie et de la psychologie des valeurs humaines. En tant qu'homme, je me perçois comme essentiellement optimiste dans ma manière de considérer la vie; une sorte de solitaire dans mes activités professionnelles; plutôt timide dans mes relations quotidiennes mais aimant l'intimité avec autrui ; capable d'une profonde sensibilité dans mes rapports avec les autres encore qu'échouant parfois à les comprendre. Médiocrement doué pour juger objectivement les gens (que je tends à surestimer), j'ai un talent particulier pour rendre autrui psychologiquement libre. Je suis capable de faire preuve d'une détermination acharnée quand il s'agit de terminer un travail ou de gagner une bataille. Je tiens beaucoup à avoir de l'influence sur les autres mais j'ai très peu envie d'exercer sur eux une quelconque autorité ou un quelconque pouvoir.

C'est ainsi, entre autre, que je me décrirais. Il y a, j'en suis sûr, des gens qui me perçoivent de manière très différente. Quant à dire comment je suis devenu ce que je suis, c'est beaucoup plus incertain. Je crois que les souvenirs qu'un individu garde sur son propre développement sont souvent tout à fait inadéquats. Aussi m'efforcerais-je de fournir au lecteur suffisamment de données actuelles pour qu'il en tire ses propres conclusions. Une partie de ces données est représentée par les sentiments que je me souviens avoir éprouvés ou les attitudes que j'ai pu prendre en différentes périodes de ma vie ou à l'occasion d'événements variés. Je n'hésiterai pas à tirer mes propres conclusions de ces données laissant au lecteur le soin de comparer nos deux points de vue¹.

¹ (N.d.e) - Pour une présentation d'ensemble de Carl R. Rogers, de son oeuvre et du contexte culturel et personnel qui l'entoure, voir : Miguel de la Puente, *Carl R. Rogers : de la psychothérapie à l'enseignement*, Epi, Paris, 1970..

II Mon enfance

La clinique m'a appris que l'individu se révèle lui-même essentiellement dans son présent et qu'une histoire vraie de sa psychogénèse est impossible. Je céderai néanmoins à la tradition et tenterai de donner les souvenirs que je garde de mon passé en les raccrochant à tous les faits objectifs que je peux trouver.

Mes parents

Je suis né le 8 janvier 1902 à Oak Park, dans la banlieue de Chicago. J'étais le quatrième de six enfants, cinq garçons et une fille. Mes parents, eux-mêmes élevés à la Campagne, étaient des gens à l'esprit pratique qui gardaient leurs deux pieds sur terre. A une époque où l'enseignement supérieur n'était pas aussi généralisé qu'aujourd'hui, mon père avait passé un diplôme d'ingénieur et même suivi un enseignement de licence à l'Université du Wisconsin. Ma mère avait également suivi des cours à l'Université pendant deux ans. Malgré cela, tous deux étaient plutôt anti-intellectuels, avec ce mépris des gens pratiques à l'égard du penseur chevelu. Tous deux travaillaient très dur et surtout croyaient fortement à la vertu du travail. Il n'y avait rien pour eux qui ne puisse s'arranger en travaillant. Ma mère était très croyante et son point de vue devait devenir de plus en plus rigide avec l'âge. Elle avait coutume de citer, dans les prières familiales, deux sentences bibliques qui se sont gravées dans ma mémoire et donnent une idée de sa religion. C'était "Sortez du reste des nations et soyez séparés" ; "toute notre rectitude n'est que haillons souillés devant Toi, Seigneur".

La première sentence exprimait sa conviction de notre supériorité d' "élus" qui ne devaient jamais se mélanger avec d'autres moins favorisés ; la seconde sa conviction de notre infériorité d'être indigne de nos efforts. Mon père tenait aussi beaucoup aux prières familiales, à la fréquentation de l'église, etc., mais y mettait moins de sentiment. C'étaient, tous deux, des parents aimants et dévoués consacrant une grande partie de leur temps et de leur énergie à créer une vie familiale qui maintiendrait les enfants dans le droit chemin. Ils étaient passés maîtres dans l'art d'un contrôle subtil et aimant. Je ne me rappelle pas avoir jamais reçu un ordre direct à propos de quelque chose d'important. Et cependant telle était l'unité de notre famille qu'il était implicitement entendu que nous ne devions ni danser, ni jouer aux cartes, ni aller au cinéma, ni fumer, ni boire, ni faire montre d'une quelconque préoccupation sexuelle. Pour une raison mystérieuse, jurer n'était pas aussi tabou, peut-être parce que père avait coutume, à l'occasion, de décharger sa colère de cette manière.

Mon père avait fondé sa propre entreprise de travaux publics en association avec un homme plus âgé. A force de travail et sans doute aussi par chance - l'affaire devait prospérer et lorsque je naquis les années de vaches maigres étaient passées et nous étions devenus une famille aisée appartenant à la couche supérieure de la classe moyenne. Notre demeure était dans la tradition du bon vieux temps de la vie familiale avec de temps à autre d'agréables réunions de jeunes (les amis de mon frère aîné). On y maniait volontiers l'humour non sans une certaine méchanceté. Nous nous taquinaient sans pitié et il me fallut atteindre l'âge adulte pour découvrir que ces taquineries n'étaient pas un condiment indispensable des relations humaines.

Mes frères et ma première école

Je présume que ce furent mes frères qui m'apprirent à lire. Quoi qu'il en soit, je savais lire bien avant d'aller à l'école et lisais déjà de lourds volumes d'histoires bibliques lorsque j'entrai pour la première fois en classe, à sept ans. Avisé de cela, le principal me conduisit dans les classes supérieures pour un bref examen. Je pus lire aussi bien les livres du cours élémentaire que ceux des deux cours moyens. On ne fit pas grand cas, ni à la maison, ni à l'école, de cette performance, inhabituelle, je m'en rends compte à présent. On me plaça au cours élémentaire, à ma grande satisfaction, car j'avais été effrayé par le visage sévère de l'institutrice du cours préparatoire. Je me mis bientôt à adorer Mademoiselle Littler, mon institutrice. Ceci se reproduisit en sixième, où Mademoiselle Kuntz m'inspirait une telle dévotion que je restais après l'école pour lui rendre de menus services dans la salle de classe. Ce défi lancé à la face de la famille, pour qui les enfants devaient rentrer immédiatement à la maison dès la fin des cours, fut peut-être ma première petite manifestation d'indépendance. J'étais un gamin rêveur pendant toutes ces années d'école primaire, Si perdu dans mes rêveries, la plupart du temps, que ma distraction devint légendaire. On me taquinait beaucoup à ce propos et on m'appelait le Professeur Nimbus. Je me plongeais dans les livres, des histoires d'indiens ou de la vie des pionniers, quand ils étaient à portée de ma main - mais tout blé était bon pour mon moulin. Quand je ne trouvais rien d'autre, je lisais l'encyclopédie ou le dictionnaire. Je me rappelle encore certains essais pour obtenir une information sexuelle de cette manière, aboutissant toujours à une impasse au moment crucial.

Ces lectures me rendaient coupable, bien souvent. Lire était échapper à ma part de travail ménager ou oublier, délicieusement, tout ce qu'on m'avait dit de faire. Avoir son nez dans un livre, sauf peut-être le soir, n'était ni bien, ni pratique, ni du travail sérieux. (Des années plus tard, devenu professeur de faculté, il m'arrivait de me sentir vaguement coupable parce que j'étais assis, en train de lire un livre, *le matin*).

Je trouvais que mes parents faisaient plus attention au frère qui me précédait qu'à moi. Ce sentiment dut être assez fort, puisque je me rappelle avoir construit une théorie selon laquelle j'étais un enfant adoptif. (Ce n'est que des années plus tard que je découvris la banalité de ce fantasme.) Comme on aurait pu s'y attendre, il y avait beaucoup de rivalité et d'hostilité entre ce frère, mon aîné de trois ans, et moi. Nous n'en étions pas moins des camarades qui allions à l'école ensemble et partagions bon nombre d'activités. Celui dont j'étais le plus proche dans la famille était mon frère cadet Walter. Lui et John, mon plus jeune frère, avaient deux ans de différence entre eux et respectivement cinq et sept ans de moins que moi. Mal-gré cette différence d'âge nous formions un solide trio. J'avais vis-à-vis de mon frère aîné, Lester, un véritable culte du héros, bien que la différence d'âge entre nous fut trop grande pour que nous puissions passer beaucoup de temps ensemble. Je me souviens de mon orgueil quand le journal mentionna qu'il avait obtenu le score le plus élevé, au bon vieux test d'intelligence de l'Armée, à Camp Grant, pendant la première guerre mondiale.

Je ne fréquentais pratiquement personne en dehors de la famille, mais je ne me rappelle pas que cela m'ait gêné en quoi que ce soit. Notre vie familiale me suffisait. Je me souviens juste d'une bataille à coups de poing à l'école primaire. J'étais mort de peur mais fis de mon mieux et terminai à peu près match nul.

Je me souviens d'un événement qui semble indiquer que mes parents se faisaient du souci en me voyant aussi rêveur, renfermé et dépourvu d'esprit pratique. Vers mes douze ans, alors que j'étais en quatrième, mon père se proposa de m'emmener en voyage d'affaire avec lui

pendant deux ou trois semaines dans le Sud et dans l'Est. J'obtins la permission de quitter l'école sous la condition de présenter au retour un compte rendu écrit de mon voyage. Père et moi nous visitâmes la Nouvelle-Orléans, Norfolk en Virginie et New York, passant une grande partie de notre temps sur les chantiers. Je m'amusai bien mais ne tombai pas pour autant amoureux du métier d'ingénieur. C'est seulement en repensant à ce voyage que je réalise son caractère extraordinaire. Je ne me rappelle pas qu'aucun de mes frères ait été emmené de même en voyage. Je crois deviner aujourd'hui que ce fut là une tentative pour m'intéresser à la vraie vie et me détourner de mes rêves, pour me faire prendre conscience du fait que le monde où nous vivions était un monde de travail et que je ferais bien de songer à mon futur métier. Je ne suis pas sûr du tout que ce voyage eut les résultats escomptés, j'en garde toutefois le souvenir d'une expérience enrichissante. Je revins enthousiasmé par les chants des dockers nègres de la Nouvelle-Orléans et avec une passion, acquise à Norfolk, pour les huîtres crues.

Douze ans, ci la campagne

Quand j'eus douze ans, mes parents achetèrent une grande ferme à quelque trente milles à l'ouest de Chicago et après que nous y eûmes d'abord passé les fins de semaines et les vacances d'été, ils finirent par y faire construire une maison et nous nous fixâmes à la campagne. Cela pour plusieurs raisons. Mon père aimait l'agriculture et se fit un passe-temps de diriger la ferme selon les méthodes les plus scientifiques. Ma mère, elle, aimait le jardinage et tenait peu aux relations de voisinage. Néanmoins, leur principale raison était leur inquiétude devant les tentations et les maléfices de la vie citadine ou banlieusarde pour six enfants grandissants, échelonnés de six à vingt ans et leur souhait de mettre leur famille à l'abri de ces menaces.

Quand nous déménageâmes à la campagne, j'en fus enchanté. Jouer dans les bois (que j'appelais la "forêt"), apprendre à connaître les oiseaux et les animaux, c'était vivre mes histoires de pionniers. Qu'ils sont nombreux les Indiens que j'ai attaqués à l'improviste en rampant dans ces sous-bois. N'étaient-ils qu'imaginaires ? Mes frères et moi nous nous amusâmes beaucoup dans ce nouvel endroit.

J'ai deux souvenirs, le premier très vif, d'événements survenus avant ma quinzième année qui m'orientèrent vers la Science. Afin de replacer le premier dans son contexte, il faut dire que Gene Stratton-Porter publiait alors ses livres dans lesquels la nature et particulièrement les gros papillons de nuit jouent un rôle important. J'avais bien sûr lu tous ces livres. Aussi le terrain était-il préparé lorsque je découvris, dans les bois, à côté de la maison, sur l'écorce sombre et crevassée d'un chêne noir, deux magnifiques papillons de nuit, à peine sortis de leur cocon. Ces merveilleuses créatures vert pâle, aussi grandes qu'un petit oiseau, avec de longues ailes en queue d'aronde tachetées de pourpre, auraient intrigué tout un chacun. Elles me fascinèrent. J'entrepris mon premier projet de recherche indépendant, comme on dirait de nos jours. Je me procurai des livres sur les papillons. Je trouvai et élevai des chenilles. Je fis éclore les oeufs et suivis les chenilles à travers toute leur série de mutations depuis leur cocon jusqu'au bout du cycle annuel et à nouveau elles en sortirent papillon, Polyphemus, Cecropia, Prometheus ou l'une des douzaines d'autres espèces que j'appris à connaître. J'accrochai même un papillon femelle sur le toit pour attirer les mâles (une expérience très réussie) et m'affairai continuellement à ramasser les feuilles spéciales

dont mes chenilles avaient besoin. Dans mon domaine très limité et très spécialisé, je devins une sorte de biologiste.

L'autre souvenir, moins central, se rapporte à l'agriculture scientifique. Mon père tenait à diriger sa ferme de la manière la plus moderne et fit venir des agronomes de l'Université pour former son intendant, le responsable des troupeaux et les autres. Il acheta aussi nombre de livres, du dernier cri, sur l'agriculture. Je me rappelle avoir lu ces livres en particulier le volume touffu de Morrison sur les aliments et la nourriture du bétail.

Les descriptions de toutes les expériences scientifiques sur la nourriture, sur la production du lait et des oeufs, sur l'utilisation des différents engrais, des différentes variétés de semence, de terrain etc., me donnèrent un goût profond pour les éléments essentiels de la science. La construction d'un modèle expérimental adapté, le principe des groupes de contrôle, le contrôle de toutes les variables sauf une, l'analyse statistique des résultats, tous ces concepts, je les absorbais sans m'en rendre compte, entre treize et seize ans, en lisant.

Etudes et travail

J'eus une vie scolaire mouvementée. Je passai successivement dans trois établissements du second degré et à chaque fois devais faire le trajet de notre maison de campagne à l'école en voiture à cheval, en train, en auto ou en combinant ces trois moyens de transport. Je devais rentrer à la maison tout de suite après l'école afin d'y faire mes devoirs et d'aider au ménage. Aussi ne me fis-je d'amitié durable dans aucune de ces écoles. J'étais un bon élève et travaillais sans difficulté. Je ne me rappelle pas avoir eu des difficultés à m'entendre avec les autres élèves. Simplement je ne les connaissais que de manière superficielle et me sentais différent et seul. Mais je trouvais une compensation dans le fait que j'étais alors souvent avec mon frère et qu'il y avait toujours la famille à la maison. Je menais de front, matin et soir, travail ménager et travail scolaire et par travail ménager je n'entends pas un travail léger. Je me levais à cinq heures ou même plus tôt et devais traire, le matin comme le soir, une douzaine de vaches, tout en allant à l'école. Je me souviens particulièrement de cela parce que la traite, à l'évidence, était au-dessus de mes forces et que mes bras et mes mains étaient continuellement "endormis" pendant toute la journée. Je ne parvenais jamais à me débarrasser complètement de ces picotements. Je me rappelle m'être aussi à un moment occupé de tous les cochons de la ferme. Pendant les mois d'été je labourais toute la journée, habituellement un champ de maïs plein d'herbes folles, à l'autre bout de la ferme. C'était une leçon d'indépendance que d'être mon maître loin de tous les autres. Quand il fallait réparer ou régler la charrue, quand j'avais des difficultés avec l'attelage à cause du terrain ou des conditions météorologiques, je devais prendre les décisions nécessaires et agir seul de manière appropriée. Peu de jeunes aujourd'hui ont l'expérience de ce genre de responsabilité.

A l'école, l'anglais et la science étaient mon fort. J'avais des <Très Bien> à presque tous mes cours. Je me souviens surtout de mademoiselle Graham, une vieille fille professeur d'anglais à l'école secondaire de Naperville. Tout en étant stricte sur la discipline, et peu encline à sourire, elle s'intéressait très sérieusement à son travail. J'eus comme l'impression qu'elle pourrait comprendre ce que j'écrirais pour les dissertations anglaises, aussi écrivis-je *autant* des comptes rendus personnels que des textes déchainés sur Shakespeare "auteur surfait".

Je n'eus jamais de véritable flirt au lycée. La première année, je fus élu président de la classe, sans doute parce que j'avais de bonnes notes et n'appartenais à aucun des clans. La seule manifestation sociale de cette année fut un dîner où il était absolument nécessaire d'inviter une fille. Je me rappelle quelle fut mon angoisse quand il fallut inviter une gamine aux cheveux châtain que j'admirais de loin. Heureusement pour moi, elle accepta. Je me demande ce que j'aurais fait si elle avait refusé.

Un des étés de cette période en dit long sur moi et sur mon éducation. C'était entre la fin de l'école secondaire et mes débuts à l'Université. J'avais dix-sept ans. Travailler pendant les vacances faisait naturellement partie des traditions familiales. Mon père, cette fois, m'organisa un travail dans le Nord-Ouest, dans un commerce de bois à succursales multiples qui appartenait à trois de mes oncles. J'étais très content de pouvoir aller seul passer l'été dans une petite ville du Nord-Dakota. On m'avait donné cinquante dollars en cadeau de fin d'études secondaires et je les dépensai à m'acheter de ces petits livres reliés cuir, magnifiquement imprimés, qui faisaient fureur à l'époque. J'emportai mes livres avec moi et m'installai dans une chambre isolée dans un dépôt de bois où je vécus et dormis. Je travaillais dur de huit heures du matin à cinq heures de l'après-midi, chargeant et déchargeant le bois, remplissant les commandes des clients, remuant le charbon à la pelle, déchargeant les briques, etc. Je mangeais dans une pension de famille et ne me rappelle pas d'autres contacts qu'une conversation superficielle avec les gens de cette pension. Mes relations avec le brave patron du dépôt étaient du même type. Nous travaillions ensemble et il se montrait correct et amical. Il m'invita deux fois chez lui pendant l'été. À part ces invitations, je ne me rappelle aucune autre fréquentation. Cependant je ne me sentais pas trop seul car je passais de longues soirées avec des livres neufs. Pendant cette période je lus Carlyle, Victor Hugo, Dickens, Ruskin, R.L. Stevenson, Emerson, Scott, Poe et bien d'autres. J'y trouvais un stimulant. Je me rends compte que je vivais dans mon monde à moi, fait de tous ces livres.

III. Premières années à l'université

A un moment, à l'école secondaire, j'avais décidé de devenir agronome. Je m'inscrivis donc à l'Université du Wisconsin en 1919. C'était l'endroit approprié à cause de sa très bonne école d'agronomie. En fait il faut chercher ailleurs les vraies raisons pour m'inscrire à Wisconsin.

Il était simplement entendu que tous les membres de la famille iraient à l'Université du Wisconsin puisque mes parents, mes deux frères aînés et ma sœur avaient tous fait là leurs études. Je pris une chambre avec mon frère Ross à la Cité de l'YMCA².

Obéissant à mes sentiments religieux, imprégné des traditions religieuses familiales, je devins membre d'un groupe YMCA composé d'étudiants en agronomie. Le professeur George Humphrey dirigeait ce groupe. Je le considérais comme un homme plein de bonnes intentions, mais assez faible. Aujourd'hui encore, je ne sais pas s'il comprenait vraiment ce qu'il faisait en laissant le groupe maître de lui-même, mais il nous donnait (je m'en rends compte maintenant) un excellent exemple de leadership non-directif. Laissés à nos propres décisions et à nos propres choix, nous mîmes au point un programme, organisâmes toutes sortes d'activités sociales et culturelles, fonctionnâmes sur un mode démocratique, discutâmes profondément et devînmes un groupe d'intimes.

C'était la première fois que je me sentais aussi proche et aussi intime, avec des gens qui n'appartenaient pas à ma famille. L'amitié et la camaraderie qui devait se développer dans ce groupe d'environ vingt-cinq jeunes gens furent pour moi quelque chose d'extrêmement important. Nous en vîmes à nous connaître en profondeur et à nous appuyer les uns sur les autres. Nous avions tout loisir pour entreprendre ce qui nous plaisait et nous nous impliquâmes dans diverses activités. J'y acquis en particulier une bonne maîtrise du travail en assemblée ; la présidence d'une assemblée ne m'a plus jamais fait peur, ce qui de temps en temps m'a bien rendu service. A cette époque également, et dans le cadre de ces activités, je pris en charge la direction d'un club de jeunes et fis mes premières armes d'animateur de groupe avec ces jeunes garçons.

C'est pendant mes premières vacances universitaires que je commençai à m'épancher dans les lettres que j'écrivais à Helen Elliot, une grande et belle fille, aux tendances artistiques. Je la connaissais depuis l'école primaire à Oak Park, époque où nous faisons de la bicyclette ensemble.

Je l'avais retrouvée à l'Université du Wisconsin où elle étudiait la peinture. Pendant cette première année, j'étais sorti deux ou trois fois avec elle et elle me plaisait beaucoup.

Il me semble que c'est pendant les vacances de Noël de ma deuxième année que j'assistais à un congrès des Etudiants Bénévoles à Des-Moines. Le mouvement des Etudiants Bénévoles avait alors pour slogan "notre génération évangélisera le monde». Religieux

² (N.d.t.) Young Men Christian Association, très puissante organisation protestante de la jeunesse aux Etats-Unis et dans le monde. (En France, l'U.C.J.G.).

comme je l'étais, je trouvais cet objectif enthousiasmant. Les orateurs allaient droit au cœur du public qu'ils remuaient profondément. Je suis gêné aujourd'hui quand je relis le journal hautement idéaliste et chargé en émotion que je tenais alors. C'est à l'occasion de ce congrès que je décidai soudain d'orienter ma vie autrement et de devenir pasteur.

Bien que le mouvement des Etudiants Bénévoles fût tourné plutôt vers les pays étrangers, je ne me rappelle pas avoir eu l'intention d'aller travailler en terre de mission. Cependant je me sentais destiné au ministère religieux. Sur bien des points, le mouvement des Etudiants Bénévoles annonçait les *Peace Corps*³ d'aujourd'hui et faisait appel aux mêmes sentiments.

Ma décision étant prise, les études d'agronomie ne me paraissaient plus très adaptées à ma nouvelle orientation. Il me semblait nécessaire de choisir d'autres études qui me prépareraient au pastorat. Je pensais que l'histoire, qui m'avait toujours beaucoup intéressé, était une bonne formation de base pour ce métier. J'abandonnai donc l'agronomie pour l'histoire.

Voyage en Chine

Au milieu de ma troisième année, survint une série d'événements qui devaient profondément me marquer. On me désigna avec neuf autres étudiants américains pour représenter notre pays à un Congrès de la Fédération Mondiale des Etudiants Chrétiens à Pékin. A l'annonce de cette nouvelle, je pleurai de joie et de surprise. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi c'était moi qu'on avait choisi. Devenu plus réaliste, j'ai compris depuis que ma participation très active à l'YMCA, mes bons résultats scolaires et aussi le fait que mes parents avaient la possibilité matérielle de prendre à leur charge presque toute la dépense, expliquaient ce choix. A l'époque néanmoins c'était pour moi chose incroyable, formidable que d'être choisi par-miles étudiants des Etats-Unis pour participer à une expérience aussi extraordinaire.

Etudiants et professionnels, la plupart membres de l'YMCA, embarquèrent ensemble. John ~. Mott, qui alors était un des dirigeants de l'organisation mondiale, le professeur Kenneth Latourette de Yale, David Porter de l'YMCA et plusieurs autres formaient l'équipe d'encadrement. Les étudiants formaient aussi naturellement un groupe choisi. Nous avions beaucoup d'affinités intellectuelles et nos discussions à bord du paquebot ainsi que nos lectures furent des plus enrichissantes.

Quelle chance pour moi que ce voyage. Pendant tout le séjour nous discutâmes avec des gens hautement cultivés et très bien informés. Les représentants de l'YMCA à l'étranger avaient des allures d'homme d'état dans leur façon de manier les relations interculturelles. Certains d'entre eux comme Jack Childs, devinrent plus tard très connus comme philosophes, diplomates, etc. Ils n'étaient pas du tout du genre missionnaire évangélique et ils m'apprirent beaucoup.

Mon voyage dura six mois. En effet, après la lente traversée et le Congrès de Pékin, je partis pour la Chine Occidentale avec une des délégations qui faisaient des tournées de conférences dans les Centres universitaires. Ensuite, j'accompagnai le Professeur Latourette, qui amassait du matériel pour un livre, en Chine du Sud et aux Philippines.

Ce voyage apporte curieusement la preuve que la rapidité dans les communications n'est pas toujours désirable. Pendant tout ce voyage, je tins un long journal des divers

³ (N.d.t.) - Organisation fondée par J.F. Kennedy et qui représente pour les ~eunes volontaires américains une sorte de service civil dans les pays sous-développés.

événements que je vivais et de mes réactions. Très rapidement mes opinions politiques et religieuses se libéralisaient à la suite de mes contacts avec un large spectre d'opinions et de cultures, par exemple lorsque j'étais mis au défi de comprendre les échanges entre étudiants ou enseignants, allemands et français qui étaient toujours aussi remplis de la haine et de la défiance héritées de la guerre de 14-18. Mon horizon intellectuel s'élargit de manière incroyable pendant toute cette période et mon journal témoignait de ces changements. J'en envoyai un exemplaire à Helen, que j'avais à présent élue ma bien-aimée, et un autre à ma famille. Comme nous ne bénéficions pas alors du courrier par avion, la réponse mit deux mois pour me parvenir. C'est ainsi que je continuais à déverser sur le papier tous mes nouveaux sentiments, mes nouvelles idées, mes pensées nouvelles sans avoir la moindre notion de la consternation dans laquelle je plongeais ma famille. Lorsque je connus leurs réactions, j'avais complètement changé de point de vue. C'est ainsi qu'avec le minimum de douleur, je brisais les liens intellectuels et religieux qui m'attachaient aux miens. Sur le bateau du retour, j'eus plusieurs conversations avec le Docteur Henry Sharman qui me firent réfléchir et accentuèrent encore mon indépendance. Une nuit, dans ma cabine, il m'apparut que peut-être Jésus était un homme comme les autres et non d'essence divine. Comme cette idée se formait et s'enracinait en moi, il devint évident que je ne pourrais plus jamais rentrer dans le giron de la famille. Ce qui s'avéra exact. Grâce à ces six mois de voyage, j'avais pu librement, sans sentiment de culpabilité ou d'insécurité, penser à ma façon, dégager mes propres conclusions et prendre parti de mon propre chef. J'avais acquis, à travers ce processus, une assurance et une résolution qui ne devaient **plus** vaciller bien avant de savoir que j'entrais en rébellion vis-à-vis de ma famille. Depuis ce voyage, mes choix, mes valeurs, mes buts, ma philosophie m'ont été personnels et se sont considérablement éloignés du point de vue de mes parents et de mon point de vue premier. Psychologiquement, c'est la période capitale où j'ai déclaré mon indépendance par rapport à ma famille.

Il faut encore faire quelques commentaires sur ces deux dernières années à l'Université du Wisconsin. En troisième année je m'étais inscrit à une fraternité "Alpha Kappa Lambda", connue pour son haut niveau, et ce, malgré l'opposition de mes parents à ces sociétés d'étudiants. Je m'absorbai dans mon travail scolaire et j'eus la chance d'avoir pour professeurs nombre de gens remarquables. Des historiens comme Carl Russel Fish; George Sellery, Eugène Byrd me marquèrent. Ils suscitèrent en moi un profond respect pour le travail scientifique et l'érudition. J'écrivis pour le Professeur Sellery un article sur *La Source de l'autorité chez Marlin Luther*. Je me rends compte aujourd'hui que les idées que je développais alors, à savoir qu'en dernière analyse la seule chose dont l'homme puisse être sûr c'est de sa propre expérience, sont restées un de mes thèmes favoris. J'écrivis aussi un article sur Benjamin Franklin et un mémoire sur *Le pacifisme de John Wycliff*. Tous ces textes étaient écrits en toute indépendance, les idées étaient les miennes, la méthode de travail la mienne. Je pense qu'ils étaient assez solides et j'appris à utiliser la recherche historique pour explorer les points qui m'intéressaient.

Ma participation aux débats publics de l'Université fut, en ces années, une autre expérience importante. C'était surprenant, enivrant, que de se découvrir capable d'aborder un sujet totalement inconnu - dans mon cas l'arbitrage obligatoire des conflits sociaux - de travailler dessus huit bonnes heures par jour pendant plusieurs semaines, et d'arriver au bout raisonnablement "bien informé". En quelque sorte, j'y acquis une certaine confiance dans mes capacités à aborder un nouveau problème intellectuel et à le maîtriser.

Malade six mois

Peu après mon retour d'Extrême-Orient, je me mis à souffrir de plus en plus de l'estomac. J'avais ressenti ces douleurs depuis l'âge de quinze ans mais elles s'aggravaient. On diagnostiqua un ulcère duodénal et je dus rester à l'hôpital plusieurs semaines puis fus mis six mois à un régime sévère. On trouvera peut-être quelque indication sur l'atmosphère ouatée de refoulement dans laquelle nous fûmes élevés quand on saura que nous fûmes trois sur six à faire un ulcère à un moment ou à un autre de notre vie. J'ai le douteux privilège d'avoir été le plus précoce à commencer le mien. Pendant cette période où

j'étais sous traitement médical, il me paraissait normal, comme il paraissait normal à mes parents, que je travaille. Aussi bien pour moi alors que pour ma famille, et bien que je ne me sentisse pas trop bien, la seule solution de remplacement au travail universitaire était un dur travail physique. C'était pour nous une attitude si caractéristique. Je pense que dans une large mesure je partageais alors le point de vue de mes parents et croyais que le travail remédiait à tous les maux y compris à mon ulcère. C'est pourquoi je m'embauchai dans un magasin de bois voisin et vécus à la maison. Je me rappelle qu'une fois ma Ford Modèle T, ma première voiture, était coincée dans le parking du dépôt de bois. Je soulevai simplement l'arrière de la voiture et la déplaçai de quelques pouces. Ce faisant, je me donnai un tour de rein. L'idée, semble-t-il, ne me serait jamais venue de demander de l'aide à quelqu'un. Cette attitude aussi était, pour moi, caractéristique.

Comme je travaillais au dépôt de bois, je ne fis aucun effort pour poursuivre mon travail universitaire, à l'exception d'un cours par correspondance de l'Université du Wisconsin sur l'introduction à la psychologie. Ce fut mon premier contact avec la psychologie. Je n'en fus pas autrement marqué. William James devait être utilisé comme texte de base mais je trouvais nos devoirs un peu fastidieux. La seule partie du cours dont je garde un souvenir est cette discussion par lettre que j'entrepris avec le correcteur sur le point de savoir si les chiens étaient capables de raisonner. Pour lui, seuls les êtres humains étaient capables de raisonnement. Quant à moi, je pouvais prouver de manière satisfaisante, à mon sens, que Shep, mon chien, était tout à fait capable de résoudre des problèmes difficiles par raisonnement.

Fiançailles

Cette interruption dans ma scolarité avait pour moi un avantage, celui d'être près de Helen qui avait abandonné l'Université pour travailler dans un atelier de peinture à Chicago. Ce fut en conséquence une période où je la courtisai beaucoup, bien que chaque visite impliquât un trajet de trente milles sur ma Modèle T, par des routes bien différentes (les nos autoroutes modernes, après une dure journée au dépôt de bois. A l'automne je retournai à l'Université mais, à l'occasion d'une de mes visites à la maison Helen et moi nous nous fiançâmes le 29 octobre 1922 ce qui m'emplit d'un "bonheur extatique". J'avais beaucoup douté de pouvoir la conquérir et je nageais dans la joie. Je terminai ma licence en histoire en juin 1924, ayant suivi mon unique cours de psychologie par correspondance.

Mon voyage en Chine puis mes six mois de maladie et de travail manuel m'avaient retardé d'un an dans mes études. Ce passage de la promotion vingt-trois à la promotion vingt-quatre et mon changement d'orientation de l'agronomie à l'histoire avaient considérablement affaibli les étroits liens d'amitié que j'avais tissés pendant ma première année. J'avais

néanmoins conservé mes amis de la "fraternité" et j'y passais du bon temps. Il reste vrai, toutefois, que j'eus peu de vrais amis pendant ces quatre années de collège universitaire⁴.

⁴ (N.d.t.) Aux états-Unis les études universitaires se décomposent en deux niveaux, le collège qui correspond à nos années propédeutiques où l'enseignement reste général (avec toutefois déjà des sujets préférentiels), puis l'école graduée où l'étudiant apprend son futur métier, passe sa maîtrise (*master ship*) et éventuellement son doctorat.

IV. Les années new-yorkaises

Mariage

Helen et moi nous nous mariâmes le 28 août 1924 et nous mîmes en route, dans notre coupé Modèle T d'occasion, que j'avais payé quatre cent cinquante dollars et qui me remplissait de fierté. Nous partions pour New York et le Union Theological Seminary. Mes parents s'étaient opposés au mariage. Ce n'était pas que Helen ne leur convint pas, mais, à l'époque, on considérait qu'il était absurde pour un homme de se marier pendant ses études. Les parents de Helen partageaient ce sentiment. Helen n'abandonnait qu'à contrecœur son travail de peintre publicitaire, mais je l'avais convaincue de la nécessité pour nous deux d'être ensemble à faire face aux changements intellectuels qu'allaient provoquer la poursuite de mes études à l'école graduée. Plus tard, nous devions reconnaître que nous avions pris là, à notre insu, une sage résolution.

Etudes au Union Theological Seminary...

J'avais choisi de continuer mes études au Union Theological Seminary parce que c'était le séminaire le plus libéral et un des plus cotés du pays. Quand il eut connaissance de mon projet de m'inscrire au "Union", mon père me fit une proposition et j'eus comme l'impression qu'il essayait de m'acheter. Je crois qu'il n'en fut pas très fier par la suite. En tout cas, je repoussai son offre avec indignation. Il me proposait de prendre à sa charge toutes les dépenses du couple à la condition que je m'inscrive au Princeton Seminary qui était alors un foyer de l'orthodoxie protestante la plus stricte. En lieu et place, je passai un concours qui me permit d'obtenir une bourse confortable pour le Union Seminary et nous nous préparâmes à y aller. Mes parents se montrèrent alors assez généreux en cadeaux de mariage pour nous permettre de nous monter en ménage. Il me fallait toutefois gagner pas mal d'argent pour subvenir à nos besoins. Helen et moi étions, tous deux, très inexpérimentés quand nous nous mariâmes (bien que je lui aie prêté un livre sur la vie sexuelle et le mariage, ce qui montre à quel point j'avais des idées d'avant-garde). En dépit ou à cause de ce manque d'expérience, notre lune de miel fut délicieuse et ce fut une merveilleuse aventure que de faire toute cette route, jusqu'à New York, ne dépendant de personne, dans notre voiture personnelle.

Notre vie à deux commença dans un petit appartement moderne. A l'époque il n'y avait pas de cité universitaire pour étudiants mariés. Aussi menions-nous une existence relativement séparée de celle de mes camarades quand je commençai à suivre les cours du Union Seminary.

Je m'y sentis stimulé, passionné. Je me fis des amis, découvris de nouvelles idées, ce fut pour moi une expérience aussi séduisante qu'une aventure amoureuse. C'était alors les beaux jours de Harry Emerson Fosdick. J'assistais à son cours avec Helen et m'y initiais à des conceptions religieuses libérales et modernes.

Goodwin Watson et Joseph Chassel, alors jeunes professeurs, organisaient un enseignement sur les "sciences humaines". En complément de leurs propres cours, ils invitaient des psychologues et des psychiatres new-yorkais. Ce fut mon introduction à la clinique. Harrison Elliot et sa femme, qui faisaient partie du personnel enseignant du séminaire, s'intéressaient aussi beaucoup au travail de conseil individuel et aux travaux par

petit groupe. Pour la première fois de ma vie, je réalisais que travailler avec autrui en relation d'aide pouvait représenter un métier.

Je respectais grandement Arthur Cushman Mc. Giffert, alors directeur du séminaire. C'était un professeur remarquable et un grand érudit. Il entretenait un climat philosophique passionnant au Union Seminary. Son cours sur "la pensée protestante avant Kant" et d'autres du même type me firent découvrir un nouvel art d'enseigner. Quand nous l'écoutions présenter la doctrine d'un philosophe ou d'un théologien, nous, ses élèves, pensions, convaincus "Ah, c'est avec celui-là qu'il est réellement d'accord." La semaine suivante, il présentait un autre auteur, en se montrant tout aussi convaincant et persuasif. A la longue nous découvriâmes que c'était à nous de construire notre propre doctrine. (Je note en passant que Miss Graham au lycée, le Professeur Mc Giffert au Séminaire, étaient tous deux sévères, savants, érudits, pas du tout du genre de ceux que je choisirais aujourd'hui comme personnel

enseignant. Et pourtant tous deux savaient penser en toute indépendance et respectaient profondément l'indépendance de pensée de leurs élèves.)

En première ou en seconde année au Union Seminary, je pris part à une entreprise amusante mais lourde de sens. Connaissant aujourd'hui les écoles graduées et les Universités comme je les connais, connaissant leurs règlements et leur rigidité, je suis profondément étonné de la liberté qu'on nous accorda au *Union*. Un groupe d'étudiants dont je faisais partie fit remarquer que nous étions nourris d'idées à la petite cuiller mais que nous n'avions pas l'occasion de discuter les problèmes philosophiques et religieux qui se posaient réellement à nous. Nous voulions explorer nos propres questions et nos propres doutes et suivre notre propre cheminement. Nous réclamâmes de l'administration l'autorisation d'organiser un séminaire d'études (qui compterait pour l'examen) dans lequel il n'y aurait pas d'enseignant et dont le programme serait composé par nos seules questions. On comprend la perplexité de l'administration devant cette requête que, finalement, elle accepta. Seule restriction, un jeune instructeur devait assister à nos débats, mais sans prendre part à la discussion, sauf demande expresse de notre part.

Ce séminaire d'études m'apporta beaucoup et m'aida à clarifier mes vues. Grâce à cette expérience, j'évoluais considérablement, construisant peu à peu une philosophie de l'existence. La plupart des membres de ce groupe, en tentant de réfléchir sur les questions qu'ils avaient eux-mêmes posées, découvrirent qu'ils n'étaient pas vraiment à leur place dans le pastorat. Je fus un de ceux-là, Théodore Newcomb en fut un autre. Divers membres du groupe sont devenus sociologues ou psychologues. Tout ce séminaire se déroula dans une atmosphère de grande liberté. Nous y abordâmes des problèmes philosophiques, religieux ou sociaux fondamentaux. Personnellement, je décidais de m'écarter du ministère religieux parce que, tout en m'intéressant profondément aux questions sur le sens de la vie et sur la possibilité d'une amélioration constructive des conditions de vie individuelle, il m'apparaissait impossible d'exercer une profession où il me faudrait croire en une doctrine religieuse particulière. Je me rendais bien compte des bouleversements déjà survenus dans mes conceptions ; il était probable que je continuerais à changer. Il me semblait que ce serait chose terrible que de se sentir obligé de continuer à professer un ensemble de croyances pour raisons professionnelles. J'avais envie d'un champ d'action où ma liberté de pensée ne serait sûrement pas limitée.

[Et au Teachers College](#)

En seconde année de Séminaire, je m'inscrivis également au Teachers College⁵ de l'Université de Columbia qui se trouvait juste de l'autre côté de Broadway. Au "T.C.", le cours de philosophie de l'éducation de William H. Kilpatrick, avec ses conférences-débats et son travail par petits groupes me parut très stimulant. Je découvrais, pour la première fois, la pensée de John Dewey (qui, depuis, a été si mal comprise) et une philosophie de l'éducation qui a profondément marqué toute la suite de mes réflexions. Le cours de psychologie clinique de Leta Stetter Hollingworth reste marquant pour moi. Elle était pleine de chaleur humaine, très soucieuse de l'individualité de chacun, tout en faisant de la bonne recherche scientifique. C'est sous sa direction que je fis mes premières armes de clinicien avec des enfants, les testant, causant avec eux, les traitant comme de fascinants objets d'étude mais contribuant aussi à faire des plans pour leur bien-être.

C'est à la fin de ma deuxième année que je décidai de quitter définitivement le Union Seminary et de m'inscrire uniquement au Teachers College en psychologie clinique et en psychopédagogie. A nouveau, cette transition s'effectua relativement sans douleur, puisque, comme je l'ai dit, j'étais déjà à cheval sur ces deux institutions.

Un peu de mes attitudes d'alors transparait dans ma manière de réagir aux examens. J'en suis moi-même surpris aujourd'hui. Je m'organisais facilement pour préparer mes examens. Je ne m'en faisais jamais parce qu'il ne me venait même pas à l'idée que je pourrais échouer. Quand ce fut le moment de l'examen d'immatriculation pour le doctorat, je me souvins de ma surprise en découvrant l'effroi de certains. Je me présentai et réussis comme je m'y attendais. Plusieurs mois plus tard, je fus surpris de découvrir, par hasard, que j'avais obtenu le score le plus élevé de mon groupe, au test de performance intellectuelle de Thorndike et aussi les meilleures notes à l'examen de contenu.

Il faut peut-être ici tenter de décrire mon expérience, très limitée, de l'échec scolaire. Je me rappelle n'avoir une fois rien su à une interrogation d'histoire au cours moyen, simplement parce que j'avais bayé aux corneilles pendant la leçon. Je dus en conséquence subir une nouvelle interrogation sur le même sujet. Je me rappelle très bien ma panique. Je trichais même un peu en vérifiant une des réponses auprès d'une fille qui était interrogée en même temps que moi. Le second souvenir d'échec est celui d'un cours de statistique au Teachers College. Je n'avais jamais suivi le cours du premier niveau, mais je me croyais tout à fait capable de suivre directement le deuxième niveau dont l'horaire m'arrangeait. Le professeur était très abscons dans ses explications et je n'y comprenais rigoureusement rien. C'était pour moi une expérience nouvelle que de me trouver placé dans une situation où il m'était impossible de saisir la matière enseignée. Quand vint l'heure de l'examen de fin d'année, je répondis de mon mieux mais avec la certitude d'échouer. Aussi, en profitai-je pour écrire sur ma copie ce que je pensais dii cours et des méthodes d'enseignement du professeur, qui étaient loin d'être les meilleures. Je n'ai jamais su Si c'était à cause ou en dépit de cet éclat, mais je réussis.

Notre premier enfant, David, naquit en 1926 et nous ressentîmes toutes les joies, les appréhensions et les satisfactions que l'on trouve à s'occuper de son premier-né. Nous nous efforçons de l'élever selon les règles du behaviorisme watsonien, horaires stricts, etc. Heureusement, Helen avait assez de bon sens pour faire une bonne mère malgré toute cette nocive "science" psychologique. Pendant ces deux années à New York, j'avais travaillé à l'église de Mt. Vernon comme directeur de l'éducation religieuse, y consacrant tous mes week-ends afin de subvenir à nos besoins à tous les trois. Comme je m'écartais d'une

⁵ (N.d.t.) - Une des plus célèbres écoles de pédagogie aux Etats-Unis.

profession religieuse, je me sentais de plus en plus mal à l'aise dans ce travail. Je fus donc très heureux quand Goodwin Watson, mon jeune et brillant "patron", m'offrit un emploi. Il avait toujours plusieurs chantiers en cours et il me confia la quasi-responsabilité d'une recherche extensive qu'il avait entreprise.

Je dirigeai un groupe appréciable de techniciens, analysai un matériel très complexe et dus écrire le texte de présentation, le tout dans un temps limité de manière impitoyable. Je pense que c'est vers la fin de 1926 que je posai ma candidature à un poste d'interne au nouvel Institut de Guidance infantile qu'on venait de créer. La guidance infantile était en train de devenir une spécialité à part et le Fonds Communautaire de New York équipait un Institut afin de former des professionnels pour ce travail. La bourse de deux mille cinq cents dollars nous permettrait de tenir financièrement et je travaillerais dans un domaine qui me plaisait de plus en plus. Ma candidature fut acceptée. C'est alors, peu avant le début de l'année, que je reçus une lettre embarrassée du Dr Frankwood William, le psychiatre qui présidait le Comité de Sélection. Il venait juste de découvrir que c'était aux internes en psychiatrie qu'était allouée la bourse de deux mille cinq cents dollars. Les internes en psychologie ne devaient recevoir que mille deux cents dollars. Je ressentis cette insulte beaucoup plus sur le plan financier que sur le plan professionnel et me mis en colère. Je lui écrivis une lettre bien sentie, où je lui disais en substance que la bourse m'avait été accordée, que j'en avais été informé, que j'avais pris toutes mes dispositions personnelles en fonction de cette bourse et que j'avais besoin de cet argent pour entretenir ma famille. L'énergie que je mis dans cette lettre me valut de bénéficier d'une exception et je reçus mes deux mille cinq cents dollars. Fait intéressant et symbolique, je commençais ma formation professionnelle, sur un coup de chance, au même niveau que les résidents en psychiatrie.

Une année à l'institut de Guidance infantile

L'année 1927-28 à l'Institut de Guidance infantile fut une année très féconde. Je terminais mon doctorat au Teachers College, où des choses comme les émotions, ou la dynamique de la personnalité étaient complètement méprisées par Percival Symonds et d'autres membres du corps enseignant ; Freud était un mot obscène. Tout était centré autour des mensurations et des statistiques. Au nouvel Institut de Guidance infantile, l'accent était au contraire mis sur un Freudisme éclectique et contrastait de manière si aiguë avec l'approche du Teachers College qu'il ne semblait y avoir aucun terrain de rencontre possible. Je ressentais très vivement la tension entre ces deux points de vue.

Je réussis bien à l'Institut de Guidance infantile. Pour ma thèse de doctorat, je développai un test de personnalité pour les enfants, en m'inspirant des attitudes représentées à l'Institut, mais en utilisant aussi la méthodologie plus familière au Teachers College. Je suis étonné de voir que ce test est encore utilisé après plus de trente-cinq ans. Je commençai aussi à constater que j'avais un réel sens clinique dans mes contacts avec les clients comme dans mes relations avec mes collègues. Je me rappelle une réunion de synthèse avec une assistante sociale extérieure à la maison. On discutait le cas d'un garçon dont je m'étais occupé. J'étais en retard ce matin-là à cause d'un coup de grésil. Quand j'arrivai, la réunion était à l'évidence dans une impasse, à cause du manque de coopération et du caractère peu sympathique de cette assistante. Je réussis à la gagner à mon point de vue, en lui expliquant la situation et ce malgré mon jeune âge et mon inexpérience relative.

Ce garçon fut le premier patient que je pris en psychothérapie (encore que lorsqu'un psychologue était en cause cela s'appelait "entretien à visée thérapeutique" ou quelque chose de ce genre). Je fis des progrès réels en cherchant à l'aider, et cela malgré les théories psychanalytiques dont j'étais alors emplie et que j'expérimentais. L'éclectisme de l'Institut fut précieux pour moi, à la longue. Diverses nuances psychanalytiques et d'autres points de vue

psychologiques y étaient représentés. Alfred Adler, par exemple, venait nous faire des conférences et choquait tout le monde en déclarant qu'une observation très complète n'était pas nécessaire. Je me rappelle avoir pensé qu'il devait être bien mal informé, puisque nos observations de routine faisaient dans les cinquante ou soixante-dix pages. David Levy dirigeait l'Institut et se montrait un guide stimulant. Il nous introduisait au Rorschach, alors nouveau.

E. K. Wickman, le psychologue en chef, était plein d'idées, équilibré, bon chercheur et profondément attaché à la découverte de la vérité.

Vers la fin de cette année, il devint important de savoir ce que j'allais faire ensuite. Pour la première fois de ma vie, j'étais en quête d'un emploi véritable. Au printemps 1928, David avait deux ans et notre second était en route. Il n'y avait pas alors beaucoup de débouchés pour les psychologues. Je me rappelle m'être présenté pour un poste à la Culver Military Academy et avoir été prêt à prendre ce travail. C'est alors que l'on me proposa un poste à la Société de Rochester pour la protection de l'Enfance en Danger qui avait organisé un centre d'observation, avec des psychologues. Le travail consistait à examiner des enfants et à faire des propositions sur leur orientation. Il serait même possible de faire quelques traitements.

C'était un travail dans mes cordes. Il y avait trois psychologues dans ce Centre et le salaire proposé était de deux mille neuf cents dollars par an.

C'est avec amusement et un peu d'étonnement que je me revois accepter ce poste. Ce qui me plaisait alors, c'était la possibilité de faire le genre de travail que je voulais faire. Pour autant que je m'en souviens, je ne crois pas m'être soucié des côtés négatifs le fait que, selon tous les critères raisonnables, il s'agissait d'un cul-de-sac au point de vue professionnel, que j'y serais isolé, loin de tout contact professionnel ou universitaire, que le salaire, même pour l'époque, était bas. Je pense avoir toujours en l'intuition que s'il m'était donné de faire ce qui m'intéressait le plus, tout le reste s'arrangerait de soi-même.

V. Les années à Rochester

Les douze années suivantes, à Rochester, furent des années extrêmement importantes pour moi. Pendant les huit premières années, au moins, je m'immergeais complètement dans la pratique psychologique, posant des diagnostics et préconisant des orientations pour des enfants délinquants ou appartenant à des milieux marginaux et qui nous étaient adressés par les tribunaux ou les services sociaux.

Dans bien des cas, il m'arrivait de mener des entretiens <thérapeutiques>. Ce fut une période de relatif isolement au point de vue professionnel et mon seul souci était alors d'être le plus efficace possible avec nos clients. Nous devions vivre avec nos échecs aussi bien qu'avec nos succès, ce qui nous forçait à apprendre. Il n'y avait qu'un seul critère pour juger des méthodes que nous employions avec les enfants ou les parents et c'était "Est-ce que ça marche ? Est-ce que c'est efficace ?" Je m'aperçus que, de plus en plus, je me formulais un point de vue personnel à partir de mon expérience clinique quotidienne.

Trois récits

Il me vient à l'esprit trois petits faits, qui à l'époque me parurent importants. Tous trois, c'est frappant, illustrent des exemples de désillusion - à propos d'une autorité, d'un matériel clinique, de moi-même.

Pendant que j'étais en formation, j'avais été très impressionné par les écrits du Dr William Healy. Selon lui, la délinquance juvénile reposait souvent sur un conflit sexuel et s'arrêtait si le conflit était mis à jour. (Du moins c'est comme cela que je l'avais alors compris). Pendant la première ou la deuxième année à Rochester, je m'occupai très à fond d'un jeune pyromane qui avait une inénarrable propension à allumer des feux. M'entretenant avec lui, jour après jour, à la prison, je finis par ramener progressivement son désir à sa pulsion sexuelle et à la masturbation. Eurêka. Le problème était résolu. Néanmoins, une fois en liberté surveillée, il retomba dans les mêmes difficultés.

Je me rappelle quelle secousse ce fut pour moi. Healy se serait donc trompé. Peut-être étais-je en train de découvrir quelque chose que Healy ignorait. Quoi qu'il en soit, cet incident impressionnant me montrait que les autorités pouvaient se tromper et qu'il y avait toujours du nouveau à découvrir.

Ma seconde découverte m'en fut d'un autre type. Peu après mon arrivée à Rochester, je conduisais un groupe de discussions sur l'interview. Je découvris dans une publication le compte rendu à peu près littéral de l'interview d'une mère dans lequel l'assistante sociale se montrait perspicace, intuitive, adroite et menait rapidement l'interviewée au cœur de ses difficultés. Ce texte me servit à plaisir d'exemple d'un bon interview.

Plusieurs années, plus tard, pour une tâche du même genre, je me souvins de cet excellent matériel clinique. Je me mis en quête du texte et le relus. Je fus effrayé. A présent il m'apparaissait comme un adroit interrogatoire de type policier où l'interviewer dénonçait les motivations inconscientes de la mère et lui extorquait l'aveu de sa culpabilité. J'avais appris

depuis, à la lumière de mon expérience, l'inutilité à long terme, tant pour la mère que pour l'enfant, de ce genre d'interview.

Cela me fit réaliser à quel point je m'étais écarté de toute approche coercitive ou hautement interprétative dans les relations cliniques : non par a priori philosophique mais parce que ces types d'approche n'avaient qu'une efficacité de surface.

Le troisième survint à quelques années de là. J'avais appris à me montrer plus subtil et plus patient, quand j'interprétais son comportement à un client ; j'essayais de placer mes interprétations au bon moment, en douceur, de manière à les faire accepter. Je m'étais occupé d'une mère très intelligente dont le fils était une sorte de démon échappé de l'enfer. Il était évident que tout tournait autour de son rejet précoce de ce garçon, mais malgré de nombreux entretiens je ne parvenais pas à lui en faire prendre conscience. Je la faisais parler, je rapprochais en douceur les éléments significatifs qu'elle m'avait fournis, pour essayer de lui montrer comment tout cela s'organisait. Nous n'arrivions à rien. Finalement j'abandonnai. Je lui dis que nous avions tous les deux fait notre possible mais que nous avions échoué et que nous ferions aussi bien de nous en tenir là. Elle fut de cet avis. Aussi mîmes-nous fin aux entretiens. Nous nous serrâmes la main et elle se dirigea vers la porte de mon bureau. Soudain elle se retourna et me demanda: "Est-ce que vous faites des psychothérapies d'adulte ici ?" "Comme je répondais affirmativement, elle me dit : "Bon, parce que je voudrais qu'on m'aide." Elle revint s'asseoir et entreprit d'épancher tout son désespoir, à propos de son mariage, de ses relations perturbées avec son mari, de son sentiment d'échec et de désarroi. Tout cela était bien différent du sec récit "clinique" qu'elle m'avait fait jusque là. La vraie psychothérapie commença et eut des résultats très positifs, pour elle et pour son fils.

Cette expérience, et nombre d'autres analogues, me firent comprendre d'abord confusément, puis ensuite réaliser pleinement, que c'est le client qui sait où il a mal, quelles directions il veut suivre, quels problèmes sont cruciaux, quelles sont les expériences profondément enfouies. Je commençais à découvrir que plutôt que de céder à mon besoin de démontrer mon adresse et ma science, je ferais mieux de faire confiance au client pour diriger le processus thérapeutique.

Quelques relations

Durant mon séjour à Rochester, j'eus d'assez bonnes relations avec les psychiatres. Nous avons un consultant de psychiatrie au Centre d'Observation. C'était un personnage assez faible et, pour l'essentiel, nous lui disions ce qu'il fallait dire et il allait dans notre sens, donnant ainsi plus de force et d'autorité à nos recommandations. Plus tard, lorsque je devins directeur du Centre d'Observation, je fis appel à Samuel Hartwell, comme consultant en psychiatrie et j'avais pour lui beaucoup de respect. Il savait faire, en vérité, des choses que je ne savais pas faire. Plus tard, j'employai un psychiatre à plein-temps dans l'équipe.

J'avais aussi de bonnes relations confraternelles avec les psychiatres de l'Université de Rochester et ces relations étaient amicales, jusqu'à ce qu'éclate la querelle dont je parlerai plus tard.

Pendant ce séjour à Rochester, nous décidâmes d'inviter Otto Rank pour un week-end, car un des psychologues s'intéressait à ses travaux. Ce nous fut très utile. Les théories de Rank ne m'impressionnèrent pas beaucoup, mais par contre je fus très impressionné par la description qu'il donnait de sa thérapie. A peu près au même moment, quelques membres de ma propre équipe de travail s'intéressèrent également aux travaux de Rank et certains d'entre

eux suivirent des cours, à l'Ecole du Service Social de Pennsylvanie qui était d'orientation nettement rankienne. Tout ceci devait marquer profondément ma pensée.

Premiers cours au Teachers College

Pendant l'été de 1935, je fus invité à donner quelques cours au Teachers College de Columbia. Je trouvais cela très gratifiant et cela me donna confiance en moi. A ma surprise, les amphithéâtres, bien que très chargés (cent cinquante à trois cents personnes), semblèrent réagir favorablement à mon enseignement. A cette époque, je faisais un cours magistral mais laissais une grande place aux questions et à la discussion. Je me souviens plus particulièrement d'un cours divisé en trois parties. Je faisais la première partie, un psychologue beaucoup plus expérimenté se chargeait de la seconde, et je devais faire la troisième partie du cours. Quand je revins dans l'amphithéâtre pour cette dernière partie, je fus accueilli par des applaudissements bruyants et prolongés. Je fus bouleversé par le message qui m'était adressé, à savoir qu'ils étaient heureux de ne pas me revoir et qu'ils me préféraient à l'autre enseignant plus expérimenté. Je commençais à comprendre que je n'étais pas seul à me faire plaisir, en éveillant l'intérêt d'un auditoire pour de nouvelles idées et des approches nouvelles, mais que cela plaisait aussi aux gens.

Conflit avec les psychiatres

En 1937-38, les services sociaux de Rochester, avec lesquels je travaillais très activement, pensèrent que la communauté avait besoin d'un service de Guidance et que le Centre d'Observation dont j'étais le directeur en serait le pivot. La décision de créer un tel service fut donc prise. C'est alors que mes amis, les psychiatres, se répandirent auprès du Conseil Municipal et de mon Conseil d'Administration et proclamèrent énergiquement à qui voulut les entendre que seul un psychiatre pouvait diriger un tel service. Autant que je sache, ils ne critiquaient guère ma manière de travailler. Mais puisque partout ailleurs la direction de tels services était assurée par un psychiatre, elle devait ici, affirmaient-ils, revenir à un psychiatre. Il s'ensuivit une longue et amère bataille, avec de nombreux revirements ; mais pour finir, je gagnai et devins le premier directeur du Centre de Guidance de Rochester.

Vers cette époque, je commençai à me demander Si j'étais vraiment un psychologue. L'Université de Rochester me laissait entendre clairement que ce que je faisais n'était pas de la psychologie et on ne me proposait pas d'enseigner au département de psychologie. Je fréquentais les congrès de l'Association Américaine de Psychologie (A.P.A.) et y entendais de nombreuses communications sur l'apprentissage chez les rats ou sur des expériences de laboratoires qui me paraissaient sans aucun rapport avec ce que je faisais. Par contre, les travailleurs sociaux spécialisés en psychiatrie semblaient parler le même langage que moi. Aussi me consacrai-je beaucoup aux organismes de cette profession dans lesquels j'acceptai des responsabilités locales et mêmes nationales.

Je commençai à faire des cours au Département de Sociologie de l'Université de Rochester, sur la compréhension et le traitement des enfants problèmes. Bientôt, le Département de Pédagogie réclama mon concours. Finalement, avant mon départ de Rochester, le Département de Psychologie me demanda la permission de mettre mes cours à son programme, me reconnaissant ainsi, à la fin, la qualité de psychologue. Rien qu'en écrivant ces paragraphes, je me rends compte avec quelle obstination j'ai suivi ma route, sans trop me préoccuper de savoir Si je restais ou non dans la ligne de mon groupe de référence.

Professeur à l'Université d'Etat de l'Ohio

En 1940, j'acceptai un poste de professeur titulaire à l'Université d'Etat de l'Ohio. Il m'en coûtait beaucoup d'abandonner mon poste, chèrement conquis, de Directeur du Centre de Guidance de Rochester. J'aurais peut-être refusé cette offre sans la douce insistance de Helen qui me fit remarquer que j'avais longtemps désiré une fonction universitaire et qu'il fallait saisir cette chance.

C'est pourquoi j'acceptai. Je suis sûr que je dus cette proposition à mon livre sur le Traitement Clinique de l'Enfant Problème, publié en 1939 et que j'avais pondu pendant mes vacances ou de brefs moments de loisir. Je recommande de débiter dans l'Université au niveau le plus élevé de la hiérarchie. J'ai bien souvent pensé que j'avais en de la chance d'échapper à la compétition souvent dégradante qui sous-tend l'ascension progressive des échelons universitaires et où la seule chose qu'on apprend c'est à ne pas trop faire montre d'originalité.

C'est en m'efforçant d'enseigner aux étudiants de l'Ohio ce que je connaissais de la thérapie et du conseil psychologique, que je commençai à réaliser que j'avais peut-être tiré un point de vue original de mon expérience clinique. Quand j'essayai de cristalliser quelques-unes de mes idées et de les présenter lors d'une conférence à l'Université du Minnesota en décembre 1940, je déclenchai des remous. C'était la première fois que je découvrais qu'une de mes idées nouvelles, toute éclatante pour moi de possibilités, pouvait effrayer autrui. A me trouver au centre de critiques et d'arguments, pour ou contre, je fus déconcerté et me mis à me poser des questions. Néanmoins, je pensai que j'avais quelque contribution à apporter et écrivis en 1942, le manuscrit de *Counselling and Psychotherapy* (Conseil psychologique et Psychothérapie) où je défendais ce qui me paraissait être une orientation plus efficace en psychothérapie. On pouvait y lire le premier cas de psychothérapie, intégralement reproduit à partir d'un enregistrement que j'avais laborieusement transcrit.

Là encore, je reconnais avec amusement, mon manque de réalisme. Quand je lui proposai mon texte, l'éditeur le trouva intéressant et nouveau mais me demanda à quel genre d'étudiants il s'adressait. Je lui répondis que je ne connaissais que deux professeurs qui le recommanderaient, moi et un autre d'une autre Université. Selon l'éditeur, j'avais commis une grave erreur en n'écrivant pas un texte qui pourrait s'adapter à d'autres enseignements que le mien. Il doutait beaucoup de parvenir à vendre les deux mille exemplaires qui lui permettraient de rentrer dans ses fonds. C'est seulement lorsque je lui déclarai que j'allais le porter chez un autre éditeur qu'il décida de tenter le coup. Je ne sais qui de nous deux a été le plus surpris devant le nombre d'exemplaires vendus qui dépasse aujourd'hui les quatre-vingt mille.

J'étais arrivé à l'Université de l'Ohio au bon moment. De nombreux étudiants avaient été formés dans une optique de psychologie expérimentale qu'ils trouvaient sans intérêt.

Quand j'entrai en scène, moi un psychologue qui m'occupais d'êtres humains, ils vinrent en masse à mes séminaires et à mes cours et nombre d'entre eux me demandèrent de patronner leur thèse de doctorat. J'étais alors trop naïf pour me douter des jalousies que je déclençais chez les autres professeurs en acceptant toutes ces thèses. En revanche, nombre de mes meilleurs amis sont issus de ce groupe choisi d'étudiants en doctorat.

On m'a dit que les travaux pratiques de psychothérapie et de conseil psychologique, que j'organisai en 1940, sont le premier exemple de psychothérapie contrôlée dans un cadre universitaire, que ni Freud, ni aucun autre psychothérapeute n'a jamais fait du contrôle de psychothérapie une partie de l'enseignement universitaire. Je ne suis pas sûr que cela soit vrai. Ce que je sais, par contre, c'est que je ne me croyais pas si révolutionnaire en inaugurant ces travaux pratiques. Il me semblait simplement essentiel, pour les étudiants qui étudiaient la psychothérapie, de faire des psychothérapies et d'avoir la possibilité d'analyser et de discuter ce qu'ils faisaient. Presque toute la discussion tournait au tour d'enregistrements magnétiques et pour tout le groupe c'était là mie aventure passionnante. Je reconnais aujourd'hui que nous nous cantonnions trop dans l'étude des techniques. Ce n'en fut pas moins pour nous tous une expérience très formatrice.

Pendant ces années, à l'Université d'Etat de l'Ohio, je m'occupais beaucoup de l'organisation de la profession. Je m'engageais dans les activités de l'Association Américaine de Psychologie Appliquée qui venait d'être créée. Je pris la tête de sa section clinique et devins président de cette association en 1944-45. Entre temps, Hobert Yerkes se fit l'avocat d'une réunification de la psychologie, à la condition que l'organisation concurrente, l'Association Américaine de psychologie, réformât ses structures dans mi sens plus démocratique. Cette idée me plût et nous nous rencontrâmes à plusieurs reprises, Yerkes, Hilgard, Boring et moi, ainsi que de nombreux autres, afin de jeter les bases d'une assemblée constituante pour une éventuelle réunification de la psychologie. Je me réjouis de prendre part à cette entreprise "politique".

Bien que nous n'ayons passé que cinq ans à Columbus, ces années paraissent longues, aujourd'hui, car ce fut, pour toute la famille, une période vécue avec intensité. Nous nous fîmes construire une maison à notre goût et nous nous fîmes beaucoup d'amis. Nos enfants, David et Nathalie, y passèrent leur adolescence. David, se dirigea vers les études médicales. Il fait, depuis, une carrière brillante et est devenu directeur de l'Ecole de Médecine de la Vanderbilt University. Nathalie devait témoigner d'une vive sensibilité artistique, s'intéresser à l'enseignement du dessin et à la psychologie (plus particulièrement aux relations interpersonnelles). Elle a continué à se consacrer à tout cela, y ajoutant les responsabilités d'épouse et de mère. Entre autres choses, elle a collaboré avec son mari, le très actif professeur Lawrence Fuchs, lorsqu'il a organisé les *Peace Corps* aux Philippines. Actuellement, elle travaille dans la Guidance infantile tout en participant aux activités nombreuses et variées de son mari. L'intégrité et la sensibilité de nos enfants nous ont donné d'énormes satisfactions. Mais j'anticipe...

VI. Départ pour Chicago

Je fus flatté de recevoir une invitation à faire des cours à l'Université de Chicago pendant l'été 1944. A ma grande surprise, Ralph Tyler, qui occupait plusieurs postes importants à cette Université, élargit le sens de cette invitation en me demandant, vers la fin de l'été, de venir résider à Chicago, de manière permanente, pour y organiser un Centre de Conseil Psychologique⁶.

L'offre était alléchante. Il m'était impossible d'accepter tout de suite, car je m'étais déjà engagé à participer à l'effort de guerre en enseignant les rudiments du conseil Psychologique aux membres du personnel de l'USO qui étaient submergés par les problèmes personnels des recrues. J'acceptai néanmoins un poste de professeur de psychologie et la mission d'organiser un Centre de Conseil Psychologique à l'Université de Chicago, à condition d'entrer en fonction à l'automne 1945.

En août 1944, avant que je ne quitte Chicago, le Dr Tyler et Lawrence Kimpton, alors président de l'Association des Etudiants, me demandèrent d'esquisser un projet d'organisation pour assurer l'aide psychologique aux étudiants dans le cadre de l'Université. Ce texte était destiné à l'administration universitaire et pas du tout à des psychologues. Je le cite car il servit de base, un an plus tard, à la mise sur pied du centre.

"Le but premier d'un organisme de conseil psychologique aux étudiants est d'aider l'étudiant à se venir en aide à lui-même plus intelligemment.

Pour parvenir à ce but, le conseiller doit chercher à créer une situation de profonde compréhension et d'acceptation qui permettra à l'étudiant de reconsidérer plus clairement ses problèmes et ses inquiétudes

et de se diriger plus intelligemment et d'une manière plus rationnelle.

L'organisme doit avoir pour objectif

de traiter l'étudiant comme un individu pris dans sa totalité. On n'y cherchera pas à traiter l'individu comme un faisceau de problèmes séparés : pédagogiques, professionnels, sociaux, etc. On y reconnaîtra clairement que c'est l'individu tout entier qui a des difficultés d'adaptation.

Le conseiller se refusera à prendre parti dans la vie personnelle de l'étudiant et à le diriger vers des solutions qui pourraient paraître satisfaisantes au conseiller ou à d'autres. Il se refusera également à agir directement sur l'environnement de l'étudiant, en manipulant ses programmes, les règlements ou d'autres facteurs afin de faciliter l'adaptation de l'étudiant.

« En bref, le conseiller ne cherchera à contrôler ni l'étudiant, ni son environnement universitaire. Au contraire, il offrira à l'étudiant une possibilité de chercher lui-même, en toute clarté

⁶ (N.d.t.) - Les *counseling centers* sont, dans les principales universités américaines, des organismes qui mettent à la disposition des étudiants aussi bien des services d'orientation professionnelle et scolaire que des possibilités de psychothérapie individuelle ou en groupe. Dans une certaine mesure, nos BAPU (bureaux d'aide psychologique universitaire) peuvent leur être comparés.

et indépendance, une adaptation à la vie, à l'Université et une manière réaliste de sans faire plus tard ses désirs de croissance et de maturité.

« Les conseils psychologiques doivent être gratuits pour les étudiants. Le conseiller doit être toujours physiquement et psychologiquement accessible. Il reste à étudier le nombre de conseillers nécessaires.

« On ne cherchera à juger cet organisme ni sur la précision des dossiers, ni sur la complexité de l'organigramme, mais sur le sentiment qu'aura l'étudiant d'avoir réussi à élaborer son propre plan d'action."

La mise sur pied du Centre de Conseil Psychologique

L'organisation du centre de conseil psychologique, le recrutement de son personnel, ses principes thérapeutiques, les recherches qu'on y fit, ses méthodes de gestion, tout cela fut passionnant. Ces douze années - 1945-1957 - furent les plus productives et les plus enrichissantes de ma vie. J'appris à faire en sorte que tout le personnel se sentit libre, responsable du travail, de la prospérité et de l'avenir du Centre. C'est à cette époque que notre point de vue fondamental sur la relation d'aide vint à maturité. Ce point de vue fut développé à partir d'un travail clinique important. Pendant ses dix premiers mois d'activité, le Centre

avait déjà traité six cent cinq clients en deux mille huit cents séances et le nombre devait augmenter considérablement par la suite. Ce fut une époque où nous innovions tant du point de vue pédagogique que dans notre gestion très libérale. Ce fut une période féconde en hypothèses de travail et en formulations théoriques. Bien que nos efforts fussent avant tout orientés vers l'action, nos réunions d'équipe et nos relations à l'intérieur de l'équipe furent l'occasion d'échanges affectifs très libres. Ainsi, sans que nous l'ayons consciemment prévu, l'équipe devint un groupe très intime où la personnalité de chacun put se développer. Les étudiants de troisième cycle⁷, le personnel administratif et les enseignants avaient voix égale au chapitre, il régnait une atmosphère d'immense liberté et de créativité. Je crois qu'il n'est pas exagéré de dire que quiconque a travaillé pendant au moins un an dans ce climat, garde le souvenir d'une des expériences les plus riches de sens qu'il ait vécue.

L'intimité qui régnait dans notre groupe fut en partie réactionnelle au contexte général de scepticisme, de critique et de forte opposition à notre égard, qui régnait dans l'Université, malgré l'appui solide et la complète liberté que nous laissaient les Doyens Tyler et Strazier. L'opposition provint surtout du Département de Psychiatrie dont les directeurs successifs rejetèrent toutes nos offres de coopération. Par contre nos relations avec le département de Psychologie étaient amicales et devinrent progressivement plus étroites quand James Miller en fut nommé directeur.

Quant à moi j'écrivis à cette époque mon livre *Client Centered Therapy* : La psychothérapie centrée sur le client, de nombreux articles et formulai de manière précise mes théories dans un texte que je distribuai d'abord largement sous forme polycopiée puis finis par publier dans le livre de Sigmund Koch *Psychology, A study of a Science*: la psychologie, étude d'une science.

⁷ (N.d.t.) - Nous traduisons par cette équivalence approximative le terme américain de *graduate student* littéralement "étudiant gradué". Il s'agit d'étudiants possédant la maîtrise (*mastership*) et préparant un doctorat (Ph. D.).

C'est aussi à ce moment que je pus réaliser mon rêve d'une recherche sur la psychothérapie. Jusque là, je n'avais pu récupérer que quelques miettes de pain pour la recherche, mais, avec l'aide du Dr Miller, nous réussîmes à obtenir une importante subvention de la Fondation Rockefeller qui fut suivie par d'autres fonds. Avec cet argent, nous pûmes coordonner une bonne douzaine de projets différents. Les résultats de ces recherches sont consignés dans le livre *Psychotherapy and Personality Change* : Psychothérapie et changement dans la personnalité, publié en 1954. D'autres études devaient suivre.

Pendant ces années, j'inspirais les thèses de plusieurs étudiants remarquables qui depuis ont brillamment poursuivi leurs propres recherches. L'équipe et les étudiants m'aidèrent considérablement à progresser comme psychothérapeute et comme administrateur. Ils contribuèrent à l'enrichissement de mes théories sur la psychothérapie et les relations interpersonnelles.

J'aimerais mentionner ici les noms de certains de ceux qui jouèrent le plus grand rôle dans l'évolution de ma pensée et dans mon développement personnel. Je les cite à peu près dans l'ordre chronologique dans lequel je les ai connus : Victor Raimy, Thomas Gordon, E.H. Porter, William Snyder, Donald Grummon, Nicholas Hobbs, Arthur Combs, George Muench, John Butler, Julius Seeman, Oliver Brown, Nathaniel Raskin ; Douglas Cholden, John Shiien, Etaine Dorfman, Eugène Gendlin, Gérard Haigh, Richard Hogan, Madge Lewis, Desmond et Rosalind Cartwright, Richard Farson, Godfrey Barret-Lennard, Jerome Bertin, Leif Braaten.

Activités professionnelles à Chicago

Ma manière de faire un cours n'a jamais été très orthodoxe, mais, à Chicago, je me ralliai à des thèses de plus en plus révolutionnaires. Progressivement, je fondai mon approche sur l'hypothèse qui est présentée en tête du chapitre sur "l'enseignement centré sur l'étudiant" de mon livre *Client Centered Therapy*. Je postulai qu' "il nous est impossible d'enseigner quelque chose à quelqu'un, nous pouvons seulement faciliter l'apprentissage personnel d'autrui". Cette hypothèse était essentiellement tirée de mon expérience thérapeutique et je m'efforçai de plus en plus de trouver des méthodes pour la mettre en application. Même dans les cours magistraux, où il semblait nécessaire de présenter quelques données minima, je réussis à trouver des moyens qui donnaient aux étudiants toute liberté pour poursuivre leurs propres buts, pour faire leur apprentissage personnel.

Mes cours devinrent de passionnantes réunions par petits groupes où l'on s'apportait mutuellement des informations complètes sur des sujets d'un réel intérêt. Se retrouver ainsi, libérés, était souvent une expérience traumatisante. Un étudiant hors pair, qui devint plus tard un responsable du Centre de conseil psychologique, quitta mon premier cours en disant d'un air dégoûté à un de ses camarades : "Ce salaud ose se dire professeur." Cependant, le ferment qu'il avait reçu continua à lever en lui, car il revint plus d'une année après. Le même phénomène se produisit lors d'une conférence à Harvard sur l'enseignement en 1952. Je fis un exposé de dix minutes - «quelques pensées personnelles sur l'enseignement et l'apprentissage»

- de façon à introduire une discussion. Pour être introduite la discussion fut certes introduite. Ce fut même une véritable explosion. Cependant les retombées constructives de cet exposé (publié dans *Le développement de la Personne*, Dunod, 1966) se font encore sentir de nos jours.

Bien que je ne veuille pas discuter plus avant cet aspect de mon travail, mon souci de la nécessité d'une révolution dans l'éducation à tous les niveaux est toujours resté le même. J'ai essayé de plus en plus de faire ressortir et de démontrer que nous n' avions pas besoin d'être enseigné, au sens où ce terme est habituellement employé on définit par le dictionnaire, ce dont nous avons le plus besoin depuis l'école maternelle jusqu'au doctorat (Ph. D.) est une sorte d'introduction intelligente et fructueuse à l'apprentissage personnel.

C'est pendant mes premières années à Chicago que je me suis montré spécialement actif dans la défense et l'organisation de la profession. Je devins Président-élu de l'APA en 1945-46, et président en 1946-47. Ces années d'après guerre furent des années de grand changement et d'évolution en psychologie et je m'intéressai profondément à la mise au point de la formation clinique, à la constitution de l'American Board of Examiners en psychologie professionnelle⁸, et à l'effort continu pour résoudre les tensions entre psychiatres et psychologues.

Pour mon discours de présidence de 1947, je décidai d'essayer de présenter mon point de vue sur l'importance du monde phénoménologique de l'individu comme source de données, et sur la position clef de l'image de soi dans la détermination du comportement. Comme je m'acharnais alors à tirer au clair ces nouvelles idées, cet article - « quelques observations sur l'organisation de la Personnalité" - n'est pas un chef-d'œuvre de limpidité. Il marqua cependant une percée dans des zones qui sont, depuis, beaucoup mieux connues. A l'époque mes idées ne furent ni comprises ni bien reçues par les psychologues. En fait, il m'en reste un souvenir cuisant. Après avoir prononcé mon allocution dans un très bel auditorium de Détroit, je me retrouvais avec le Président de séance, John Anderson, dans un vestiaire bourré de psychologues et bourdonnant de leurs commentaires. Quand j'entrai, toutes les conversations s'arrêtèrent. Le silence était assourdissant, je sentis que j'avais interrompu un feu de critiques. Je reçus très peu de félicitations et c'est seulement au nombre croissant de fois où cet article a été choisi pour les manuels de psychologie que j'ai compris que ce premier essai tâtonnant avait reçu une certaine attention.

Période de détresse personnelle

Vinrent deux années à Chicago qui furent des années d'une intense détresse personnelle. Je peux maintenant me remémorer à froid un époque qui fut très difficile à traverser. J'avais en psychothérapie une cliente très gravement atteinte (elle pourrait être considérée comme une schizophrène) que j'avais traitée à l'Université de l'Ohio, et qui plus tard déménagea dans la région de Chicago et renoua des contacts thérapeutiques avec moi. Je comprends aujourd'hui que je la pris en main maladroitement, oscillant entre une attitude chaude, réelle envers elle et une attitude beaucoup plus « professionnelle » et réservée lorsque je me sentais menacé par l'intensité de sa perturbation psychotique. Je déclenchais ainsi chez elle une intense hostilité à mon égard en même temps qu'une dépendance et qu'un amour qui bouleversèrent complètement mes défenses. Je m'entêtais à penser que je devais être capable

⁸ (N.d.t.) - Organisme qui décerne la qualification professionnelle aux psychologues et se porte garant de leur formation.

de l'aider et je continuais à la revoir, bien après avoir perdu tout pouvoir thérapeutique et pour seulement entretenir ma souffrance. Je reconnaissais que beaucoup de ses prises de conscience étaient plus appropriées que les miennes et j'y perdais toute confiance en moi. En quelque sorte, je cessais d'être "moi-même" dans cette relation. La situation est très bien résumée par un de ses rêves où un chat me déchirait les boyaux en ne voulant pas réellement le faire. Cependant, je - continuais à maintenir cette relation, destructrice pour moi, parce que je reconnaissais que sa situation était désespérément précaire, au bord de la psychose et que je me sentais obligé de l'aider. Progressivement je réalisai que j'étais moi-même en train de verser dans une profonde dépression et soudain il s'imposa à moi que je devais m'échapper. Je suis très reconnaissant envers le Dr Louis Cholden, le jeune psychiatre plein de promesses qui travaillait au Centre de Conseil psychologique à cette époque, d'avoir accepté de prendre cette malade en charge sur le champ. Peu après, elle sombra dans un accès psychotique avec de nombreuses idées délirantes et des hallucinations. Quant à moi, je revins chez moi et dis à Helen que je devais partir sur le champ. Nous fûmes sur la route en moins d'une heure et restâmes absents deux à trois mois, ce que nous pouvons maintenant appeler notre "fuite". Tout ¹e temps, Helen conserva la tranquille assurance que je m'en sortirai en temps utile, et sa bonne volonté à m'écouter lorsque j'étais capable de parler, me fut d'un grand secours. Cependant, quand nous revînmes j'étais encore assez profondément convaincu de mon incapacité totale en tant que thérapeute, de mon manque de valeur en tant que personne, et de l'absence de tout futur pour moi dans le domaine de la psychologie et de la psychiatrie.

Peu avant mon départ, j'avais entrepris personnellement un traitement psychothérapique avec un membre de notre équipe. Quand je revins, je me dis que mes problèmes étaient trop sérieux pour ne pas effrayer un membre de notre équipe en lui demandant de m'aider. Je suis très reconnaissant à un membre de notre groupe de m'avoir dit simplement qu'il était évident que j'étais dans une détresse profonde, que ni moi, ni mes problèmes ne l'affolaient et qu'il était prêt à m'offrir une relation thérapeutique. J'acceptai, en désespoir de cause et graduellement arrivai à un point où je pus à nouveau me valoriser et même m'aimer et être beaucoup moins craintif devant l'amour d'autrui. Ma propre attitude thérapeutique vis-à-vis de mes clients est devenue plus libre et plus spontanée depuis cette époque.

A cette époque où j'avais si cruellement besoin d'aide sur le plan personnel, j'ai été heureux de trouver dans les thérapeutes que j'avais formés des personnes de plein droit, indépendantes de moi, et capables de m'offrir le genre d'aide dont j'avais besoin. Depuis, j'ai compris encore mieux que le point de vue que je soutenais représentait la sorte de psychothérapie que je souhaitais pour moi-même. Et quand j'en eus besoin je trouvai cette aide.

[Une perspective qui s'élargit](#)

Durant ces années passées à Chicago, j'ai eu de nombreuses occasions d'élargir mes perspectives, tant sur le plan personnel que professionnel. Durant plusieurs étés j'enseignai à l'Université de Californie à Los Angeles, à Harvard, à l'Université de Brandeis et passai un semestre comme professeur invité à l'Université de Berkeley. C'est alors que j'ai donné des démonstrations d'entretien clinique devant un grand groupe, pendant environ dix séances, expérience que, je pense, aucun de nous n'a oubliée.

C'est aussi pendant ces années qu'Helen et moi commençâmes à prendre nos quartiers d'hiver, fuyant le froid et la boue de Chicago, dans différents coins isolés du Mexique ou des Caraïbes où personne ne savait que j'étais psychologue. Là, la plongée sous-marine, la peinture et la photo-couleur devenaient mes principales activités. C'est cependant dans ces lieux où pourtant je n'ai presque jamais consacré plus de quatre heures par jour au travail professionnel que j'ai produit, je crois, la plupart de mes écrits les plus neufs et les plus solides. C'est lorsque je suis seul sans que personne, physiquement ou psychologiquement, regarde par-dessus mon épaule, que je produis mon meilleur travail.

VII. Wisconsin

Je fus invité à venir passer un semestre au Département d'Éducation de l'Université du Wisconsin, au printemps 1957. C'est à Virgil Henick, un dynamique professeur d'éducation que j'avais connu antérieurement et qui allait devenir un de mes meilleurs amis personnels qu'étaient dues l'initiative et la difficile organisation de cette visite.

Ce stage de cinq mois fut fructueux. J'organisai un séminaire pour le personnel enseignant, au cours duquel, j'en ai peur, je restai systématiquement *centré sur le groupe*. Je n'avais pas encore appris à concilier une animation de groupe non-directive et un engagement personnel. Cependant ce fut une expérience excitante et inhabituelle pour la plupart des participants. J'organisai aussi un vaste séminaire pour des étudiants du troisième cycle en psychologie, counselling et éducation. Ce fut extrêmement réussi et à en juger par les lettres reçues au fil des années, ce séminaire eut un impact significatif sur la vie des membres. Pendant ce temps, Helen et moi eûmes de nombreux et chaleureux contacts personnels avec les enseignants en éducation et en psychiatrie et avec plusieurs autres psychologues.

Ces mois me laissèrent beaucoup de temps pour mon travail personnel. J'écoutai des douzaines d'entretiens thérapeutiques enregistrés, cherchant les éléments du processus thérapeutique. Je décidai d'en faire le sujet de mon article pour l'APA⁹, article demandé à chaque personne recevant la médaille de l'APA que j'avais reçue en 1956. Comme lors de mon discours présidentiel, je bataillai avec des idées naissantes que j'essayais de mettre en forme en temps voulu. Cet article «Une conception évolutive de la psychothérapie», a suscité, depuis, de nombreuses recherches et la mise au point de nombre d'instruments de mesure du processus thérapeutique. Dans l'intervalle, Virgil Henick oeuvrait, en coulisse, pour me faire nommer à l'Université du Wisconsin. Je l'avais assuré que rien au monde ne me ferait quitter Chicago mais il m'avait poussé à rédiger le projet d'un poste qui me séduirait. Je décrivis un poste impossible : emploi à la fois en psychiatrie et en psychologie, possibilité de former des psychologues et des psychiatres, temps libre pour la psychothérapie et la recherche avec des individus normaux et psychotiques (les deux groupes extrêmes où je sentais que mon expérience était insuffisante) et d'autres exigences irréalisables. A mon étonnement, il réussit à obtenir l'accord de dix Comités différents, grâce à son talent de persuasion et tout fut mis au point selon mes désirs.

⁹ (N.d.t.) - Association Américaine de Psychologie

Départ pour Madison

Ceci me plaça devant un choix difficile. Je savais que je pouvais continuer à Chicago les mêmes lignes de recherches que celles que j'avais suivies jusque là, mais sans aller beaucoup plus loin. Je pouvais continuer à profiter de l'ambiance stimulante du Centre de Conseil psychologique grâce à laquelle j'avais pu développer mes idées ou bien je pouvais me lancer dans un département de psychologie encore sceptique et dans un département de psychiatrie non moins sceptique et essayer d'y diffuser mes conceptions. Je pouvais aussi poursuivre des recherches avec les malades psychotiques, ce qui, à mon sens, devait être ma prochaine étape. De plus, nous pouvions trouver un milieu plus agréable et plus amical. Nous décidâmes donc d'accepter. Les membres de l'équipe du Centre de Conseil psychologique se montrèrent d'abord incrédules puis bouleversés, ils eurent de la peine à comprendre que je puisse partir pensant avoir fait mon possible à Chicago et jugeant le Centre de Conseil une organisation viable et vigoureuse (ce qui s'est avéré exact). Tant pour mon avenir que pour mon développement personnel, le jeu en valait la chandelle, je m'en tins donc à ma décision, malgré leurs protestations.

Ainsi, à la fin de l'été 1957, nous partîmes pour Madison où durant sept années, nous vécûmes agréablement dans une belle maison d'architecture contemporaine> située sur les bords du Lac Monona. Nous nous y fîmes beaucoup d'amis très chers et notre vie personnelle fut des plus plaisantes.

Professionnellement, il y eut des hauts et des bas. C'était la première fois au cours de ma carrière que j'essayai d'être simplement un membre du personnel enseignant et non le chef d'une équipe. Je ne réussis pas trop bien à plus d'un point de vue. En psychiatrie, j'essayai de ne jouer personnellement aucun rôle de leader. Cet effacement volontaire n'était probablement pas tout à fait authentique et mit certains collègues sur leurs gardes. Je fus franchement épouventé du niveau des résidents en psychiatrie, comparé à celui des étudiants de troisième cycle en psychologie. Cependant, au bout de sept ans, de nombreux changements commençaient à se faire, pour une large part grâce au Dr Robert Roessler, Directeur du Département, pendant presque toute cette période. Le niveau des résidents s'améliorait notablement et le temps que je passais avec eux devenait plus productif pour leur formation. La recherche qui était inexistante à mon arrivée se développait.

En psychologie, j'avais un grand nombre d'étudiants dans mes séminaires, je patronais leurs travaux et je les appréciais beaucoup. Je m'étais fait peu d'illusions sur les attitudes du département en général qui était avant tout orienté vers le laboratoire et très méfiant vis-à-vis de la psychologie clinique. Mais je m'étais dit qu'il serait fructueux pour les étudiants travaillant avec moi de recevoir également une formation de laboratoire et je croyais qu'il serait possible de se tailler un domaine dans lequel nous pourrions ensemble faire du travail clinique et de la recherche.

Je quitte le département de psychologie

Ce que je ne prévoyais ni ne discernais c'était l'importance que le département en était arrivé à donner à la "rigueur dans les examens". Une **Si** grande proportion d'étudiants était recalée, que personne dans quelque branche que ce fut, ne parvenait à produire un nombre annuel suffisant de diplômés. Dans le département en tout - et, il me fallut des années pour

m'en apercevoir - environ un sur sept de nos élèves du troisième cycle, sélectionnés avec beaucoup de soins, parvenait au doctorat. Certains furent recalés, d'autres, des plus créatifs et des meilleurs cliniciens, abandonnèrent, dégoûtés. Je me trouvais ainsi placé dans l'étrange situation d'enseigner des étudiants qui avaient seulement une chance infime (une chance qui n'avait pas grand chose à voir avec leur mérite) d'obtenir leur titre. Je fis tous les efforts possibles pour transformer ce qui m'apparaissait comme un système à la fois incroyablement éprouvant et stupidement punitif, mais sans résultat. Sitôt qu'une libération était amorcée par une majorité des membres du département, elle était annulée par une nouvelle politique (tout ceci, bien sûr, afin de conserver un niveau élevé). En avril 1963, je me retirai du département de psychologie, gardant seulement ma place au département de psychiatrie. Agir autrement eût été, à mon sens, renoncer à mon intégrité. Pris individuellement, les membres du département de psychologie étaient des gens intéressants et même souvent dignes d'affection. Collectivement ils détruisaient tout ce que je prisais dans le développement de chercheurs et des cliniciens.

Un groupe de recherche

Cependant, je m'étais engagé à fond dans la recherche. Après avoir passé beaucoup de temps à établir les projets et à trouver des crédits, je commençai à rassembler une petite équipe dévouée pour entreprendre la recherche la plus difficile et la plus compliquée de ma vie - une étude sur "l'impact" de la relation thérapeutique sur les malades schizophrènes hospitalisés et relativement chroniques. Pour implanter une telle étude, nous rencontrâmes des difficultés fantastiques, mais à la fin le projet fut lancé. J'aimerais mentionner ici les noms de tous ceux qui contribuèrent à ce travail mais plus de deux cents individus ayant plus ou moins participé à la recherche, il m'est impossible de savoir où m'arrêter.

En organisant l'équipe de recherche, je ne pris pas garde à des défauts qui furent presque fatals. Parce que je me dispersais entre trop d'activités, je ne pus prendre le temps de mettre sur pied une équipe aussi unie sur le plan de la philosophie et des buts du traitement et de la recherche que celle du Centre de Chicago. La tâche était si vaste, il semblait qu'il n'y eût guère de temps pour cela. Bien que mon désir fut de laisser le groupe prendre ses responsabilités, je ne consacrai ni assez d'énergie, ni assez de temps à développer les conditions de cette autonomie au point que l'équipe ne se sentit jamais complètement responsable d'elle-même ni de ses activités.

En conséquence, lorsqu'un des membres importants du groupe se livra à des actes que je jugeai, avec d'autres, non conformes à la déontologie, nous nous trouvâmes sans base solide pour métaboliser l'incident. Il s'ensuivit toute une série d'incidents, alors que j'étais parti passer un an à Palo-Alto, ce qui multipliait les problèmes. J'eus personnellement beaucoup de difficultés à croire puis à accepter qu'une personne que j'avais appris à connaître comme collègue efficace et en qui j'avais pleine confiance puisse ainsi se comporter de façon malhonnête.

A cause de l'urgence, j'essayai de récupérer une partie de l'autorité en mains propres, autorité que j'avais librement abandonnée au groupe. Ceci fut aussi une grave erreur. Le tumulte qui suivit, les récriminations, les disparitions dans le matériel de recherche, les malentendus, l'implication de nombreux étrangers dans nos problèmes émaillent cette période, sans doute la plus douloureuse et la plus angoissante de toute ma vie professionnelle. La plus grande partie du travail dut être refaite complètement, sur l'insistance de l'équipe. J'étais d'accord sur la nécessité de recommencer mais restais sceptique, pensant que nous n'aurions ni le temps, ni la force nécessaire à y consacrer. Tout fut cependant achevé et une

investigation terriblement complexe que développent et rapportent de très nombreux membres de l'équipe est enfin prête pour la publication. J'espère qu'elle s'avérera valoir la peine causée à autant de gens¹⁰.

Il y eut, heureusement pour mon équilibre personnel, de nombreux événements positifs durant cette période. Deux se produisirent pendant l'année 1960. Je dirigeais un séminaire de dix jours à l'Université de Denver pour des jeunes gens engagés dans le conseil pédagogique et la psychothérapie. Le succès dépassa tous nos espoirs et l'expérience fut des plus enrichissantes.

Après cela, Helen et moi fîmes retraite près d'Estes Park dans un ravissant chalet construit il y a plus de soixante ans et durant cette période de trois semaines, j'assemblai les matériaux de mon livre *Le Développement de la Personne*. Le portais ce livre en germe dans mon esprit et dans mes notes depuis plusieurs années, mais je dus entièrement sélectionner les articles, éliminer les répétitions, composer les paragraphes d'introduction et de transition pendant ces trois semaines de travail intensif. Malgré cela, je trouvais le temps de grimper sur les pics montagneux qui entouraient la cabane, et pris plaisir à voir courir les daims et quantité d'autres bêtes sauvages.

Voyage au Japon

Durant l'été 1961, nous nous embarquâmes pour un voyage au Japon organisé grâce aux gros et patients efforts d'un groupe de Japonais. En cours de traversée, à bord d'un cargo japonais, j'e préparais les conférences et les séminaires que j'aurais à donner à Yokohama. Je rencontrai Logan Fox, un Américain né et élevé au Japon, mais connaissant très bien mon travail, qui me servit de guide extrêmement disponible et d'ami, ainsi que Mr Endo, un psychologue japonais, qui avait progressivement développé son propre système de relation d'aide et qui fut renforcé dans ses idées quand il fut au courant de mes travaux. Durant une période de sept semaines, je tins cinq séminaires d'une semaine pour des conseillers d'orientation pédagogique, des directeurs d'usine et des personnes travaillant dans le domaine pénitentiaire ou post-pénal, tout en donnant de nombreuses conférences. J'étais très flatté d'être un des rares américains à être venu au Japon grâce à des crédits japonais. Je fis la connaissance de psychothérapeutes très dévoués à leurs clients, je découvris aussi que dans un Japon à la recherche de nouvelles directions et d'une nouvelle base philosophique, mon oeuvre était extrêmement importante. (Je n'en reste pas moins sidéré quand je songe qu'il y aura bientôt seize volumes de mes travaux et articles traduits en japonais.) Ce fut un été excitant et laborieux. Nous eûmes de nombreux contacts avec cette culture Si largement différente de la nôtre, qu'elle nous semblait difficile à comprendre réellement. Toutefois, dans la relation thérapeutique, je découvrais avec beaucoup d'intérêt que les individus orientaux et occidentaux, semblaient passer par les mêmes processus d'exploration et de réorganisation personnelle.

Une année stimulante

¹⁰ (N.d.t.) - Ce travail a depuis été publié sous le titre *The Therapeutic relationship and its impact*, University of Wisconsin Press, 1967.

Je passais l'année 1962-63 comme "Fellow" au *Center for the advanced Studies in the Behavioral Sciences de Stanford*. Ce fut sur de nombreux points une année stimulante et riche d'enseignements. Mais ce qui compta pour moi ce fut avant tout d'entrer en rapport avec deux Anglais, Michaël Polanyi, le physicien devenu philosophe des sciences et Lancelot White, l'historien des idées. Je découvris avec joie que la plupart des critiques que je portais sur la philosophie démodée au quelle la psychologie américaine semblait hélas sacrifier étaient non seulement partagées mais fermement renforcées par ces hommes, qui étaient des savants beaucoup plus compétents que moi en la matière. Je subis une autre influence importante en rencontrant Erik Erikson (un homme admirable dont le simple aspect est thérapeutique) ainsi que plusieurs autres psychanalystes, étrangers ou américains. J'appris d'eux, ce que j'avais au fond soupçonné, à savoir que la psychanalyse en tant qu'école de pensée était morte, mais que par fidélité et autres motifs, personne, à part des analystes très courageux, ne mentionnait ce fait, tout en développant des théories et des directions de travail très éloignées, voire entièrement opposées aux théories freudiennes.

Avant de retourner dans le Wisconsin, j'avais obtenu du Président de l'Université l'autorisation de diriger un séminaire continu interdépartemental sans sanction universitaire, ouvert à la fois aux enseignants et aux étudiants. En quittant le département de Psychologie, je me disais que j'aimerais avoir l'occasion de faciliter un apprentissage réel en sautant pardessus les barrières de toutes sortes et en se dégageant de l'oppression représentée par les évaluations, grades et diplômes. Pour le premier semestre, je choisis pour thème «la philosophie des sciences humaines», il y eut tellement de demandes que je ne pus accepter que moins de la moitié des candidats, et encore était-ce trop.

En partie du fait du nombre trop important de participants, ce séminaire ne fut pas une entière réussite, mais représenta une expérience pour presque tous et un premier essai de faire sauter les verrous dans le système américain d'enseignement supérieur.

[Le Western Behavioral Sciences Institute](#)

Presque à mon insu, j' avais joué un rôle dans la formation aventureuse d'une nouvelle organisation, à l'avant-garde des sciences humaines. Richard Farson, Thomas Gordon et moi avons dirigé un séminaire sur les relations humaines en Californie, au printemps 1958. Parmi les participants, Il y avait le Dr Paul Lloyd, un physicien de l'Institut Californien de Technologie qui s'était progressivement et de plus en plus intéressé au domaine des relations interpersonnelles. Après de nombreuses discussions à la suite de ce séminaire, Farson et Lloyd fondèrent le WBSI, une organisation sans buts lucratifs consacrée à une recherche d'inspiration humaniste dans le domaine des relations interpersonnelles et plus Particulièrement à l'étude des moyens de produire un changement constructif dans ces relations. Au moment de la fondation, en 1959, j'acceptai, sur leur invitation, de participer au Comité de Direction. Je souhaitais, par là, encourager ce qui m'apparaissait comme une aventure de pionnier dans un domaine où les pionniers sont souvent mal acceptés par les institutions établies.

Dès les premiers jours, Farson, que je connaissais depuis longtemps, me pressait de m'affilier à l'organisation autrement que comme un vague membre du Conseil et de venir m'intégrer à l'équipe, pour tout travail de mon choix.

Je repoussai ces invitations ; en partie à cause d'autres obligations, en outre aussi parce que je continuais à me croire plus utile dans un cadre universitaire. Alors que j'étais à Stanford en 1963, il renouvela au téléphone son invitation, je lui donnai ma réponse habituelle mais plus tard commençai à tourner et à retourner le problème. Que pouvait encore, m'offrir l'Université, à ce stade de ma carrière ? Je me rendis compte que dans mes recherches, elle ne m'offrait pas une aide bien particulière ; dans tout ce qui touchait à l'éducation, je devais adapter mes croyances à celles d'un entourage totalement étranger à mes préoccupations. Pour ce qui est de la stimulation, elle venait peu de mes collègues, parce que nous étions trop éloignés les uns des autres quant à nos conceptions et à nos buts. D'un autre côté, le WBSI m'offrait une liberté complète vis-à-vis des contingences bureaucratiques, l'atmosphère stimulante d'un groupe interdisciplinaire avec lequel je fraternisais profondément ; la possibilité de jouer un rôle de formateur sans pour autant être pris au piège dans la jungle anti-éducative du contrôle des connaissances, des programmes, des examens et des diplômes accordés à contre cœur. Nous en parlâmes ensemble, Helen et moi. Il nous en coûtait de quitter Madison, nos amis et notre délicieux foyer, mais je devais reconnaître que, professionnellement, je pouvais abandonner la vie universitaire, sans trop de regret et m'intégrer, en fait, beaucoup plus complètement dans une «communauté de chercheurs», comme le WBSI. Nous décidâmes donc de franchir le pas et, en janvier 1964, nous commençons une nouvelle vie.

Nos espoirs les plus fous se trouvèrent dépassés. Je n'aurais jamais pu imaginer, par avance, quel serait mon soulagement de me sentir enfin libéré des limitations que m'avait imposées la vie universitaire. Je m'étais toujours arrangé, à peu de choses près, pour en faire à ma tête. Mais je découvrais soudain à quel point en faire à sa tête, en rencontrant scepticisme et opposition, diffère d'une initiative prise dans une atmosphère d'encouragement et de stimulation interdisciplinaire fraternelle. Je me sentais plus inventif, plus productif que jamais. Assez curieusement, j'ai aujourd'hui beaucoup plus de contacts enrichissants qu'auparavant avec des enseignants et des enseignés pleins de fougue. Ceci demande quelques mots d'explications.

Après avoir terminé notre recherche sur les schizophrènes, j'avais le vif désir de travailler sur des individus "normaux" l'autre extrémité du spectre. Dès 1960, j'avais appris à me servir de cet instrument puissant qu'est l'expérience intensive de groupe (qu'on appelle souvent Séminaire de dynamique de groupe ou T-Group, ou encore groupe de base). Depuis j'ai dirigé des séminaires intensifs de deux à dix jours avec des étudiants, des enseignants, des directeurs d'entreprise, des thérapeutes (psychologues et psychiatres), des fonctionnaires, des responsables d'organisations avec leurs épouses, etc., aux Etats-Unis comme en Australie, au Japon et en France. Ces expériences ont eu sur les participants un impact étonnant et m'ont beaucoup apporté personnellement. ~les sont en fait une adaptation de mon approche psychothérapique à la formation et au développement de la personne. Elles engagent l'individu aussi bien affectivement qu'intellectuellement, au niveau de ce qu'il ressent autant que de ce qu'il pense. Elles représentent un mode d'apprentissage qui implique la totalité de la personne et qui s'oppose au bourrage de crâne. Elles représentent une expérience intense à l'intérieur d'un groupe plutôt que, comme dans une psychothérapie, une suite espacée de contacts individuels. Actuellement, j'étudie le processus de ces groupes de base et espère pouvoir me hasarder à esquisser une théorie qu'il faudra ensuite vérifier empiriquement.

Quand à mes contacts avec les enseignants, ils se sont multipliés à travers mon activité de consultant au California Institute of Technology. J'y ai passé de nombreuses heures à discuter avec un groupe d'une vingtaine d'enseignants les problèmes de l'éducation comment préserver et développer la créativité, comment former des hommes plutôt que des techniciens, comment faciliter la formation, comment éviter les effets désastreux du système des diplômes et du bachotage, etc. A un moindre titre, j'ai eu le même type de contacts avec les enseignants

du Lewis et Clark College à Portland, et avec un groupe du Sonoma State Collège. Je suis donc, sans aucun doute, comblé et puis explorer à loisir avec d'autres enseignants, les problèmes cruciaux de l'éducation contemporaine.

J'ai aussi la possibilité de poursuivre librement mon autre thème principal de réflexion l'épistémologie des Sciences humaines. Un premier symposium composé entre autres de psychologues (chercheurs et cliniciens), de physiciens, de philosophes, a été suivi d'un petit colloque auquel ont participé des personnalités connues comme Michael Polanyi. Je n'en parlerai pas ici car les fruits de toutes ces réflexions sont encore à venir¹¹. Si j'ai réussi à donner l'impression que ma vie au WBSI est riche de nouvelles directions, de nouveaux défis, d'enthousiasmantes possibilités professionnelles, alors j'ai décrit correctement ma situation actuelle.

Quand, avec Helen, nous quittons des yeux notre patio fleuri pour guetter vers le Nord le déferlement du ressac sur la côte montagneuse, nous nous réjouissons d'avoir eu le courage de nous embarquer pour cette nouvelle aventure qui a donné à notre vie une nouvelle saveur.

¹¹ (N.d.t.) - Le colloque auquel il est fait allusion a été publié intégralement depuis sous la direction de W.R. Coulson et Carl R. Rogers, sous le titre *Man and the Science of Man*, Charles E. Merrill, Columbus, Ohio, 1968.

VIII. Le sens de ma carrière

Un certain isolement

Quel est le sens, quels sont les liens significatifs entre les événements de ma vie professionnelle et ma pensée ? En rédigeant cette autobiographie, je me suis sérieusement posé la question, peut-être pour la première fois, car habituellement je ne suis pas homme à regarder en arrière. Je voudrais ici décrire un certain nombre des significations que je puis extraire de mon expérience.

Je n'ai jamais appartenu à aucun groupe professionnel. J'ai été formé (ou j'ai eu des relations de travail) avec des psychologues, des psychanalystes, des psychiatres, des travailleurs sociaux psychiatriques, des assistantes sociales, des éducateurs, des prêtres, et pourtant je ne me suis jamais senti comme faisant partie de l'un quelconque de ces groupes.

A l'époque où la psychologie s'engageait dans des directions qui ne me plaisaient pas, je me rapprochai des travailleurs sociaux. Quand la psychologie se remit à s'intéresser à l'être humain, je me retrouvai psychologue.

Quand l'Association Américaine de Psychologie (APA) manifesta son intolérance à la psychologie clinique, je démissionnai pour participer de façon très active à une organisation "rebelle" l'Association Américaine de Psychologie Appliquée qui venait de faire sécession par rapport au courant principal de la profession.

Lorsque certains esprits démocrates s'inquiétèrent d'apporter un changement dans les structures rigides de l'APA, je militai fermement pour ramener la psychologie appliquée dans son sein. Actuellement, la psychologie me paraît pour l'essentiel si stérile que je n'ai pour elle aucun sentiment d'attachement. Si apparaissait une nouvelle profession qui corresponde davantage à ce qui m'intéresse, je la rejoindrais sans autre chose qu'un dernier regard pour la psychologie.

Du fait de cette attitude, j'ai été touché aux larmes lorsque l'APA m'a honoré de la première de ses trois distinctions scientifiques. Les psychologues me considéraient donc au fond comme l'un des leurs. Malgré tout le travail que j'ai pu faire dans les organisations professionnelles de psychologues, bien que j'aie enseigné dans des départements universitaires de psychologie, je ne me suis jamais tout à fait considéré comme tel.

Il est évident que, malgré quelques inconvénients, cette absence d'appartenance m'a laissé toute liberté pour dévier, pour penser de manière indépendante, sans jamais me sentir déloyal à l'égard d'un groupe quelconque.

De peur qu'on ne me considère comme un parfait nomade professionnel, je dois ajouter que les seuls groupes auxquels j'ai réellement appartenu étaient des équipes de travail fraternelles, très unies, que j'avais organisées ou contribué à organiser, ou qui s'étaient servi de mes idées pour s'édifier.

C'est ainsi, par exemple, que j'ai pleinement appartenu au Centre de Conseil Psychologique de l'Université de Chicago et qu'aujourd'hui j'appartiens au Western Behavioral

Sciences Institute¹². On peut considérer tout cela comme un signe d'égoïsme. Je mentionne simplement des faits.

J'ai la chance de n'avoir jamais eu de «maître à penser» et je n'ai eu, dans le domaine professionnel, ni à m'assujettir, ni à combattre une image paternelle. De nombreux individus, des organisations, des écrits ont joué un grand rôle dans ma formation mais aucun n'a été dominant. Je n'ai aucune dette intellectuelle ou émotionnelle à l'égard de quiconque, ce qui m'aide à penser pour mon compte, sans aucun sentiment de culpabilité ou de trahison.

J'ai également la chance d'avoir rompu avec ma famille et mes croyances religieuses, proprement et promptement, sans trop d'amertume, ni trop de rébellion. Comme la rupture survenait au bon moment, nos différences purent être mises à jour clairement et n'infestèrent pas secrètement nos relations. Ceci aussi a contribué à me donner confiance en moi.

L'isolement, l'absence de racines que je viens de décrire sont à l'origine d'une sorte de solitude très positive. Pendant des années je me suis répété le proverbe : "Celui qui voyage seul, voyage plus vite". Je pense que c'est là pour moi un thème central. Je n'ai pas très envie d'être entouré de collègues. Je suis trop impatient. J'aime mieux aller mon chemin, car je sais que Si je me trompe, personne ne tiendra compte de mes efforts et que si ce que je fais a de la valeur, d'autres y parviendront à leur manière.

De l'indépendance

Je ne me suis jamais posé trop de problèmes quant aux diplômes, examens, titres, promotion, etc. Par contre, je me suis souvent posé des problèmes sur mes capacités professionnelles, mes connaissances, la valeur de mon travail ou de mes écrits. Mais je ne me suis jamais vraiment beaucoup fait de soucis pour les examens, les places ou la promotion, en dépit du fait que pendant la grande dépression économique, mes premières places n'offraient aucune sécurité.

J'ai tellement peu cherché à être titularisé dans un poste que par trois fois j'ai déclaré forfait juste avant la titularisation pour entreprendre un nouveau travail qui m'intéressait.

J'ai toujours été intimement persuadé de mes capacités à passer un examen et à répondre aux exigences d'un employeur. J'ai toujours été certain aussi d'organiser mon travail selon mes vues propres et ce n'est qu'en de rares occasions, à ma naïve surprise, que mes supérieurs ont pensé autrement. Je ne me suis jamais donné pour objectif central de faire plaisir à mes supérieurs. Parfois j'ai été compris d'eux, parfois non. Cela n'a jamais eu pour moi beaucoup d'importance.

Il ne faudrait pas que tout ceci semble extraordinairement suffisant et prétentieux. Je pense plutôt que j'ai eu beaucoup de chance. Je pense très sincèrement que Si j'avais été comme les étudiants d'aujourd'hui continuellement évalué, contrôlé, interrogé, Si j'avais souvent échoué à mes examens en mon jeune temps, Si j'avais dû grimper lentement l'échelle universitaire, mes possibilités de travail auraient été brisées. Je suis très sensible à tout jugement émanant d'une autorité que je tiens pour compétente. On a vite fait de me convaincre de l'inanité et du peu de valeur de ce que je pense et j'aurais pu très facilement et

¹² (N.d.t.) - Depuis la parution de l'édition américaine de cette *Autobiographie*, Carl R. Rogers a fondé avec certains de ses collaborateurs du WBSI, le Center for Studies of the Person également situé à La Jolla et où il travaille actuellement

très précocement être écrasé par ces expériences aujourd'hui quotidiennes dans la vie universitaire et professionnelle.

Vers la quarantaine, j'ai acquis peu à peu une confiance en moi difficile à vaincre, mais auparavant des jugements négatifs émanant de personnes compétentes m'auraient presque certainement détruit.

N'appartenant fermement à aucun groupe, je ne me suis jamais engagé dans le courant central de la psychologie. Tout au long de ma vie, la psychologie s'est surtout intéressée à la théorie de l'apprentissage. J'ai toujours été gêné de constater que ce domaine ne m'intéressait absolument pas. Je pense que cela prouve une fois de plus que je ne suis pas vraiment un psychologue, puisque ces recherches si prisées, m'apparaissent comme une succession pompeuse de banalités. A présent que d'autres partagent ce point de vue, j'ose l'exprimer.

A l'avant-garde de la pensée

J'ai une sorte de penchant (ou de don) pour me trouver à l'avant-garde de ce qui est en train de se développer. Je n'ai aucun mérite à cela. Je ne m'y suis jamais efforcé. C'est probablement purement intuitif. En voici quelques exemples.

Je commençais à m'intéresser à la psychologie clinique alors qu'elle n'était qu'une niaiserie, un appendice insignifiant, en marge de la psychologie «respectable». Je n'espérais pas alors qu'elle deviendrait en vingt-cinq ans le chapitre le plus important de la psychologie..

Je commençais à m'intéresser à la psychothérapie (l'«entretien thérapeutique») alors que cela ne représentait guère pour quiconque un domaine de recherche et de toute manière un domaine réservé aux seuls médecins. Si alors on m'avait dit qu'en vingt-cinq ans la psychothérapie deviendrait l'affaire de plus d'un tiers des psychologues américains, j'aurais tenu l'opinion pour complètement absurde.

J'eus l'idée dès 1938 ou 1939 d'enregistrer au magnétophone des entretiens thérapeutiques pensant obtenir ainsi des éléments de recherche valables. A l'époque, chaque thérapeute en renom dans le pays tenait la psychothérapie pour impossible si client ou thérapeute se savait enregistré. Je ris parfois quand j'entends même les psychanalystes, alors les plus durs, accepter aujourd'hui d'ouvrir à l'enregistrement et à l'étude objective la sacro-sainte heure analytique.

Je commençai à m'intéresser à la recherche en psychothérapie une vingtaine d'années avant qu'elle ne devint une mode respectable pour les psychologues et les psychiatres. A l'époque où je commençais à voir dans une théorie du Soi (Self) et de l'image de Soi (Self-Concept) une organisation possible des faits qui émergeaient de 'non expérience, je me sentais seul et presque ridicule de revenir à une ligne de pensée qui était morte avec l'introspectionnisme. Je ne présageais pas alors toute la fécondité de la théorie du Soi.

A ma surprise, je découvris en 1951, que la direction que prenait ma réflexion et l'aspect central de mon travail thérapeutique pouvaient légitimement être qualifiés d'existential ou de phénoménologique. Il semblait bizarre alors pour un psychologue américain. de se retrouver en **Si** étrange compagnie. Aujourd'hui l'existentialisme et la phénoménologie influencent de manière significative notre profession.

Peut-être ces exemples montreront-ils que dans bien des cas, les directions que je me suis senti obligé de prendre ont été suivies par la suite par de nombreux psychologues et psychiatres. Cela me semble curieux.

Il n'est donc pas étonnant, à la lumière de ces expériences, que je considère ce qui m'intéresse aujourd'hui - l'épistémologie des sciences humaines, les conséquences de la

prédiction et 'du contrôle du comportement humain, la puissance de l'expérience intensive de groupe (T. group ou groupe de base), le développement d'une psychologie humaniste - comme destiné à devenir dans les dix ou vingt ans 'des thèmes centraux de la psychologie.

Découvrir le sens

J'aime à découvrir un ordre dans un vaste et complexe réseau d'expériences. Pour moi c'est une préoccupation persistante. Il me paraît inévitable de rechercher la signification, l'ordre sous-jacent, la logique interne dans tous les domaines qui m'intéressent. J'ai essayé de découvrir une cohérence sous-jacente dans l'ensemble des traitements auxquels les cliniciens soumettaient les enfants et il en est sorti mon livre *The Clinical treatment of the Problem Child*.

J'ai essayé de découvrir une relation logique entre le travail du psychothérapeute et le processus de changement chez le client. J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire mon article : "The Process equation of Psychotherapy" dans lequel j'ai essayé de décrire l'interaction thérapeute-client en termes solides, rigoureux et généraux. Le chapitre dix-huit de mon livre *Le Développement de la Personne* ("Essai de formulation d'une loi générale des relations interpersonnelles") est une tentative encore plus hardie pour découvrir le schéma logique qui ordonne ce domaine terriblement complexe de la vie. Actuellement, j'essaie de discerner l'ordre qui existe derrière les multiples variations du processus de l'expérience intensive de groupe¹³.

J'en suis venu à penser que la recherche empirique comme la théorisation sont essentiellement au service d'une mise en ordre des expériences significatives. Ces activités tirent leur justification de la satisfaction subjective que l'on éprouve et des résultats que souvent l'on obtient, à percevoir le monde comme ordonné et à comprendre les relations logiques qui apparaissent dans la nature.

Deux aspects de ma personne

Une autre préoccupation dominante est, pour moi, la tension et la division que je ressens à l'intérieur de moi-même entre la sensibilité et la subjectivité du thérapeute et l'objectivité rigoureuse du chercheur. Je crains de n'être pas aussi sensible que certains thérapeutes aux moindres nuances de l'expérience humaine. Je suis sûr de ne pas être mû par la seule curiosité comme le sont les meilleurs savants. Et pourtant cette compréhension sensible et subjective et cette curiosité objective et détachée sont deux aspects très réels de ma vie. C'est eH tirant profit de la tension intime entre ces deux aspects que j'ai trouvé les ressources pour les contributions que j'ai pu apporter à la psychologie. J'ai, je pense, exprimé le plus clairement cette tension dans mon article "Person or Science". J'aime profondément à m'immerger complètement dans une relation hautement subjective qui est au cœur même de la psychothérapie. J'aime aussi profondément la précision et la rigueur du chercheur et l'élégance de toute vraie recherche. Si je tente d'abandonner l'un ou l'autre de ces deux aspects de moi, je suis incomplet. Aussi, certains qui me connaissent seulement psychothérapeute sont-ils

¹³ Cf. C. R. Rogers, *Le processus du groupe de base*.

surpris de me découvrir chercheur. D'autres qui connaissent mes recherches sont surpris d'apprendre que par moments je puis devenir un artiste délicat de la relation thérapeutique. J'apprécie ces deux parties de moi Si différentes. Toutes deux sont réellement constituantes de moi.

Une stratégie personnelle

J'ai souvent été ce qu'on appelle un "fauteur de troubles". C'est que j'ai été impliqué dans toute sorte de conflits, de batailles professionnelles. Je me rends compte aujourd'hui que j'ai toujours adopté une stratégie qui consistait à sauter l'obstacle. Pendant la deuxième guerre mondiale, Mac Arthur -un grand stratège mais pas un de mes héros favoris, par ailleurs - n'attaquait jamais l'île la plus proche dans le Pacifique-Sud, car il la savait solidement fortifiée et bien défendue, il glissait, au contraire, un détachement vers quelque île plus lointaine, la prenait et s'y installait. L'île fortifiée par les Japonais lui tombait alors entre les mains, simplement faute de ravitaillement et de renforts et sans qu'il eût à l'attaquer.

Cette stratégie a été intuitivement la mienne dans les batailles professionnelles. Alors que les psychiatres soutenaient que la psychothérapie était un acte médical interdit aux psychologues, je n'ai pas perdu mon temps à discuter mais j'ai tenté d'améliorer la psychothérapie et de renforcer la recherche en psychothérapie. J'avais la conviction que l'argumentation perdrait de sa force si les psychologues *faisaient* de la bonne thérapie et apportaient dans ce domaine, grâce à la recherche, de nouvelles connaissances. Je pense que ce point de vue s'est révélé justifié. Alors que le département de psychologie, à Chicago, maintenait des règles - à mon sens exagérément restrictives - pour l'obtention du doctorat, j'encourageais simplement mes étudiants à s'inscrire au département voisin de <Développement humain>. La psychologie perdant des étudiants, le département s'empressa de libéraliser ses règlements. (À l'Université du Wisconsin, j'eus moins de chance et ne parvins pas à trouver l'île que je pourrais investir. Je dus donc engager des attaques de front contre une structure qui me paraissait antique et punitive et je fus complètement défait). Tout au long de ma vie professionnelle, j'ai pensé qu'il était stupide et dommage de combattre directement pour réaliser mes buts. J'ai préféré de beaucoup établir une tête de pont dans le futur, une tête de pont qui ôterait son sens à la controverse actuelle. Ainsi, par exemple, il ne m'a jamais paru important de convaincre mes collègues de la valeur de mon travail. C'est là un effort futile. Mais intéresser à mon travail les étudiants, ceux qui formeront la prochaine génération d'enseignants et de praticiens voilà qui m'a toujours semblé de la plus haute importance. Je préfère, en d'autres termes, sauter la génération actuelle et concentrer mes efforts sur la génération montante.

Avoir de l'influence et "faciliter"

Cela est en relation directe avec une autre de mes préoccupations vitales. Je veux apposer ma marque. Je ne suis pas une personne ambitieuse au sens ordinaire du mot. Je n'ai jamais recherché les situations prestigieuses, ni le pouvoir. En fait, chaque fois que j'ai été

investi d'un pouvoir, je me suis empressé de le remettre entre les mains du groupe. Mais il est important pour moi d'avoir une influence. Je veux que ce que je fais compte, importe. Je ne suis pas de ces gens qui peuvent théoriser ou faire de la recherche dans leur coin, en se moquant éperdument de savoir Si quelqu'un au monde trouve un sens à leur travail. Je tiens absolument à ce que mon travail ait une influence. On peut considérer que c'est bien, ou mal (je pense que c'est les deux), mais, en tout cas, c'est pour moi un fait.

Il faut en rapprocher mon goût pour la "facilitation". Je prends beaucoup de plaisir à faciliter le développement d'une personne en psychothérapie, le développement d'une interaction productive dans un groupe, ou à servir d' "agent de changement" dans une institution. Je m'en rends compte, mon "sentiment de puissance" vient de ma certitude à pouvoir servir de catalyseur et produire l'imprévisible. C'est passionnant, en vérité. Je pense que c'est un trait de caractère assez rare. La plupart des gens, lorsqu'ils ont atteint un certain statut, essaient de dominer la situation ils sont brillants en conversation, s'attachent à devenir le centre d'attention dans n'importe quel groupe, ou simplement ne peuvent supporter d'être ignorés. Moi, au contraire, j'apparais sous mon plus mauvais jour Si l'on attend de moi un rôle de leader ou simplement de personnage impressionnant. Ma femme peut en témoigner, je me renferme alors dans ma coquille et me comporte comme la personne la plus terne de la compagnie. Si, néanmoins, je suis accueilli comme une personne, par un groupe ou par un individu, et Si je puis pressentir une possibilité de faciliter un changement, une maturation (en moi comme dans l'autre) je fais feu des quatre fers et ce que j'exprime attire l'attention pas spécialement sur moi mais sur ce que chaque personne ressent de changement en soi. Je suis récompensé lorsque le sentiment dominant dans le groupe ou l'individu, en me quittant, n'est pas "quel brillant leader ou orateur ou penseur", mais "je me sens changé, en moi-même et dans mes relations avec ma femme ou mes enfants ou mon patron, ou dans mes idées ou dans ce qui m'intéresse professionnellement". Je donne beaucoup de prix à cette capacité que j'ai de faciliter un changement, de libérer les gens pour leur permettre d'évoluer.

Le plaisir d'écrire

Un autre aspect important de ma vie est le plaisir d'écrire. Enfant timide, j'avais coutume de m'exprimer beaucoup plus librement par écrit que dans le face à face. Mes lettres d'amour à Helen, avant notre mariage, étaient beaucoup plus éloquentes que tout ce que j'aurais pu lui dire de vive voix. J'aimais écrire des histoires, des essais, des vers et même mes devoirs au collègue.

Ma participation au "club des débats" au collège me fut bénéfique, ainsi que le cours sur les homélies, au Séminaire, où j'appris à m'exprimer clairement. Mais je tiens avant tout ma manière d'écrire des douze années passées à préparer des rapports sur les enfants examinés ou orientés au Département d'Etude de l'Enfance, puis au Centre 'de Guidance de Rochester. Souvent il fallait que ces rapports soient rendus dans un certain délai pour une audience de justice ou pour qu'un service put prendre une décision. Afin d'avoir une quelconque influence il me fallait me montrer précis, pénétrant, complet et persuasif dans mes recommandations, clair et assez intéressant pour être lu, et capable de résister au temps. En effet nous devions rester longtemps en contact à la fois avec le service et avec l'enfant. Cette excellente formation accrut mes capacités et fortifia mon goût pour une écriture claire. Au fil des années, j'ai découvert qu'on cherche parfois à mystifier le lecteur. Consciemment ou inconsciemment on essaie de l'amener à penser "que cette idée est donc complexe il me faut relire le texte". Tout à l'opposé, j'ai toujours cherché depuis l'enfance à être compris. J'aimais communiquer

ma pensée clairement et éviter les malentendus. Cette attitude de toujours me caractérise et même mes critiques admettent que mon style est limpide.

Etre vulnérable

Plus récemment j'ai appris, comme je l'ai dit, que "le plus personnel est le plus général". Cette découverte, je crois, a amélioré et mon style et mon expression verbale, partant mon influence. Je me suis mis à comprendre que **Si** je parvenais à abandonner quelques-unes de mes défenses, à m'aventurer dans toute ma vulnérabilité, à exprimer par mon attitude ce qu'il y a de plus intime, de plus personnel, de plus timide, de plus incertain en moi, alors j'obtiendrais d'autrui une réponse profonde, compréhensive et chaleureuse. Si je parviens à exprimer mon être dans sa profondeur, je déclenche une résonance en autrui - qu'il s'agisse d'un individu ou de deux mille personnes. C'est pour moi comme pour autrui un résultat positif. Je me suis mis progressivement à me révéler à autrui avec plus de hardiesse.

Diversité des centres d'intérêt

Un thème important dans ma vie est la sécurité de mon existence personnelle quels que soient les avatars de ma vie professionnelle. Si par hasard on m'interdisait de pratiquer la psychologie, de faire de la recherche, d'enseigner ou d'écrire, ma vie resterait toujours riche et pleine. La relation qui m'unit à ma femme m'assure un soutien qui, à un moment difficile, fut le secours dont j'avais désespérément besoin. Du fait de difficultés sexuelles au début de notre mariage, nous eûmes la chance d'apprendre que s'ouvrir à l'autre sur son problème - même si c'est difficile - est le seul moyen d'améliorer ses relations. Aussi avons-nous vécu heureux ensemble, en nous complétant dans bien des domaines. Elle aime la société alors que j'apprécie la solitude ; elle imagine des voyages et autres entreprises que j'accepte d'abord sans enthousiasme mais auxquels ensuite je prends beaucoup de plaisir ; grâce à elle notre vie n'a jamais été étriquée. Elle a été une vraie compagne dans tous les sens d'un mot qui malheureusement fait aujourd'hui démodé.

Par ailleurs je m'intéresse à des tas de choses; comme la photo en couleur. Tous deux nous aimons à faire de la nage sous-marine dans les fonds de la mer des Caraïbes. J'aime jardiner et soigner chaque plante et chaque bourgeon. J'aime construire des mobiles. Je m'intéresse à la peinture et j'ai moi-même manié le pinceau, j'aime la menuiserie. Je m'intéresse aux cultures étrangères et plus particulièrement aux primitifs. C'est assez dire que mon travail professionnel ne représente pas les tenants et aboutissants de mon existence. Il n'y a pas que cela au monde. Parfois, il m'arrive d'être frappé par l'absurdité de mon acharnement à aider autrui, à terminer une recherche, à écrire un article. Si l'on se place dans la perspective de milliards d'années, de millions d'années-lumière, de trillions de protozoaires marins, de la lutte de milliards d'hommes pour la vie et pour la réalisation de leurs buts, quelle signification peuvent bien avoir les efforts d'un seul individu, à un moment donné. Je puis seulement jouer mon rôle d'unité infiniment petite au sein d'un vaste univers. Voilà qui m'empêche de céder à la vanité.

La chance et une certaine assurance

Enfin, tout au long des années, ma vie a été marquée par la chance, et on la reconnaît aisément à tous les détours de ma carrière. Je ne désire pas feindre la modestie et prétendre que c'est simplement par chance que j'ai réussi. Mais la chance y a été pour quelque chose. Je voudrais illustrer ce point par deux exemples.

Mon livre *The Clinical Treatment of the Problem child* est sorti fort heureusement au moment précis où une place importante était consacrée à la psychologie clinique à l'Université de l'Ohio. C'est pourquoi et en partie par pure chance je fus nommé, dès mes débuts, professeur titulaire et acquis un rayonnement national au lieu de végéter dans un service local.

En 1942, lorsque j'écrivais *Counseling and Psychotherapy*, ni l'éditeur, ni moi n'auraient pu prévoir que cette spécialité minuscule, le conseil, s'enflerait, à la fin de la guerre, en un énorme domaine d'intérêt public. Mon travail parut par chance, au bon moment et me mit encore en lumière, car c'était un des rares livres consacrés à ce sujet.

En essayant dans ce chapitre de décrire les thèmes fondamentaux de ma vie professionnelle, j'ai laissé filtrer, à ma surprise, une certaine autosatisfaction, une certaine assurance. J'ai d'abord pensé que cela ne me ressemblait pas et qu'il me fallait remanier mon texte. Puis en y réfléchissant, je me suis dit que cet aspect très réel de moi-même devait être publié. Quand j'étais jeune, sans doute, je manquais d'assurance mais ce n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui. Je *crois* en ce que je fais, je fais plus confiance à mon expérience qu'à telle ou telle "opinion autorisée".

Je suis intimement persuadé que les directions que je prends aujourd'hui sont et seront pleines de sens. Fondamentalement, je crois en moi.

A un niveau intellectuel, je sais bien que je puis me tromper et que mes idées peuvent se révéler fausses, que mes recherches peuvent conduire à des impasses. Mais malgré cette largeur *d'idées*, je crois en moi et en ce que je fais au niveau du *sentiment*. J'ai cette assurance-
là.

SOMMAIRE

I. " Qui suis-je"	3
II Mon enfance	4
Mes parents	4
Mes frères et ma première école	5
Douze ans, ci la campagne	6
Etudes et travail	7
III. Premières années à l'université.....	9
Voyage en Chine	10
Malade six mois	12
Fiançailles.....	12
IV. Les années new-yorkaises	14
Mariage.....	14
Etudes au Union Theological Seminary.....	14
Et au Teachers College	15
V. Les années à Rochester	19
Trois récits	19
Quelques relations	20
Premiers cours au Teachers College	21
Conflit avec les psychiatres	21
Professeur à l'Université d'Etat de l'Ohio	22
VI. Départ pour Chicago	24
La mise sur pied du Centre de Conseil Psychologique	25
Activités professionnelles à Chicago	26
Période de détresse personnelle.....	27
Une perspective qui s'élargit	28
VII. Wisconsin	29
Départ pour Madison.....	30
Je quitte le département de psychologie.....	30
Un groupe de recherche	31
Voyage au Japon	32
Une année stimulante	32
Le Western Behavioral Sciences Institute.....	33
VIII. Le sens de ma carrière	36
Un certain isolement.....	36
De l'indépendance	37
A l'avant-garde de la pensée.....	38
Découvrir le sens	39
Deux aspects de ma personne	39
Une stratégie personnelle	40
Avoir de l'influence et "faciliter"	40
Le plaisir d'écrire	41
Etre vulnérable	42
Diversité des centres d'intérêt.....	42
La chance et une certaine assurance.....	43
SOMMAIRE	44

La pensée rogérianne a été largement diffusée auprès du public français, mais l'homme reste peu connu. Or, c'est justement une des caractéristiques de cette pensée que d'être indissociable de l'homme qui la porte et qu'elle exprime tout entier. Cette **Autobiographie** où Carl R. Rogers se confie avec la spontanéité et la fraîcheur qui lui sont coutumières est beaucoup plus qu'un livre anecdotique. Elle est une clé pour mieux comprendre et approfondir une des orientations les plus marquantes de la psychologie contemporaine. Dans la crise qui affecte actuellement les sciences humaines, il importe de suivre le récit émouvant des recherches et des luttes d'un homme qui toute sa vie a milité pour remettre en cause l'idéologie dominante des universités et des centres de soins psychologiques.

L'Autobiographie a été **traduite, en collaboration, par:**

Jacques Hochmann, psychiatre, chargé des fonctions de maître de conférences à l'université Claude Bernard (Lyon). Auteur d'un livre récent: Pour une psychiatrie communautaire (Le Seuil).

Catherine Dubernard, assistante-chef de clinique au Centre Hospitalo-Universitaire de Lyon, psychiatre consultant et psychothérapeute.

Hommes et groupes
COLLECTION DIRIGEE PAR

Anne Ancelin-Schützenberger
André de Peretti
Agnès Mesuret
Jean-Louis Monzat